

# LA DETTE ROUGE

*Seb Le Rêveur*



# La Dette Rouge

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Eau de Javel et les Cendres	4
Chapitre 2 : La Morsure du Béton	9
Chapitre 3 : Le Contrat de Fer	15
Chapitre 4 : L'Esthétique du Vide	21
Chapitre 5 : Le Registre de Cuir	28
Chapitre 6 : La Leçon de Chasse	33
Chapitre 7 : Le Sang sur la Glace	40
Chapitre 8 : La Faille de Maksim	46
Chapitre 9 : L'Incursion Polonaise	52
Chapitre 10 : La Proie montre ses Crocs	60
Chapitre 11 : Le Secret des Archives	65
Chapitre 12 : La Brûlure Chimique	70
Chapitre 13 : Le Siège du Nettoyeur	73
Chapitre 14 : L'Ultime Purification	78
Chapitre 15 : La Pureté des Ruines	83

# Chapitre 1

## L'Eau de Javel et les Cendres

Le café « Crni Bor » n'était pas un sanctuaire, c'était une morgue pour les vivants. L'air y était épais, saturé de l'odeur de la friture rance et du tabac bon marché qui collait aux rideaux jaunis comme une seconde peau de goudron. Nina essuya le comptoir pour la dixième fois en une heure. Le geste était machinal, une tentative désespérée de rayer la crasse incrustée dans le formica écaillé. Sous ses doigts, le froid de la salle s'insinuait, une morsure sourde qui remontait le long de ses poignets fins, là où la peau était si pâle qu'on aurait dit du parchemin translucide. Dehors, Belgrade crevait sous un ciel de plomb. Le vent de l'hiver serbe s'engouffrait dans les ruelles du faubourg industriel, charriant des poussières de charbon et des promesses de défaite.

— Nina.

La voix de Dragan claqua comme un coup de fouet dans le silence morne de l'après-midi. Le patron du café était une montagne de graisse dont les pores semblaient exsuder une huile perpétuelle. Ses yeux étaient fixés sur le registre papier, là où s'empilaient les dettes.

— Pose ton chiffon. Tu prends tes affaires et tu t'en vas.

— Quoi ? Dragan, on avait dit... jusqu'à la fin du mois. J'ai besoin de ces heures.

— Il n'y a plus d'heures. Il n'y a plus de « on avait dit ».

Il releva enfin les yeux. Il y avait une lueur dedans qu'elle ne lui connaissait pas : une terreur brute, animale. Il regarda par-delà l'épaule de Nina, vers la vitrine embuée.

— Quelqu'un est passé, murmura-t-il, sa voix s'étouffant dans la graisse de son cou. Quelqu'un qui m'a fait comprendre que ta présence ici est un risque pour la structure. On ne veut pas de problèmes avec ces gens-là, Nadejda. Personne n'en veut. Prends ça. Et ne reviens pas. Si tu restes dans le quartier, tu finiras dans le Danube, et je ne veux pas avoir à nettoyer le sang sur mon trottoir.

Le mot « nettoyer » résonna dans l'esprit de Nina comme une cloche funèbre. Elle ramassa les billets froissés et sortit. Le froid la frappa au visage, une gifle physique. Elle marcha vite, ses bottines claquant sur l'asphalte gelé, évitant les flaques sombres qui reflétaient les squelettes des usines désaffectées. Elle ne savait pas que, trois rues plus loin, dans l'ombre d'une camionnette, un homme l'observait.

\*\*\*

À l'autre bout du district, dans les entrailles d'un entrepôt glacial, Maksim Volkov terminait sa journée. Il portait une combinaison blanche en polypropylène qui bruissait à chacun de ses mouvements chirurgicaux. Au sol, la mare de sang qui maculait le béton poreux avait disparu, annihilée. L'odeur était son église : l'hypochlorite de soude. Un parfum de crématorium stérile qui lui brûlait les poumons mais qui, pour lui, était la seule fragrance de la vérité.

Il tenait une brosse à poils durs dans sa main gantée de latex noir. Il frotta une dernière fois une rainure dans le sol où une goutte de vie persistait. Un reste de fer, de peur, d'humanité gaspillée. Il frotta jusqu'à ce que le béton soit à vif, jusqu'à ce que le gris soit éclatant de propreté clinique. Maksim se redressa. Son visage était une feuille morte : des traits acérés, des yeux d'un bleu délavé qui ne cillaient jamais. Il se dirigea vers son bureau en métal. Sous la lampe blafarde, des photographies.

Nina devant le café. Nina, les yeux perdus dans le vide.

Il posa sa main sur l'image. Pour lui, elle était l'anomalie. Dans ce monde de détrit

elle était la seule chose qu'il n'avait pas envie de javelliser. Elle était la pureté qu'il devait isoler de la fange.

— Tu es à découvert maintenant, Nadejda.

Il ramassa un vaporisateur rempli d'effluves alcalines et aspergea les photos. Pas pour les détruire, mais pour les sceller dans cette odeur de propre. Il avait lui-même orchestré le licenciement. Il isolait sa cible, pièce par pièce, comme on démonte une arme pour mieux la remonter.

\*\*\*

Nina arriva au pied de son immeuble, un bloc de béton gris datant de l'ère titiste. Elle monta les quatre étages en courant. Lorsqu'elle poussa la porte, le cri resta bloqué dans sa gorge. L'appartement était un champ de ruines. Ce n'était pas un cambriolage. On n'avait rien volé. On avait dépossédé. Son canapé était éventré, la mousse s'échappant comme des entrailles. Mais le pire, c'était l'odeur. Une odeur chimique, tranchante, dominante.

On avait nettoyé une petite portion de sa table de cuisine. Juste un cercle parfait, d'un blanc immaculé au milieu de la crasse. Et au centre, un papier épais. Nina s'approcha, ses jambes flagelant. Elle déplia le mot. Une calligraphie rigide et anguleuse : « Le monde est sale, Nadejda. Je suis le seul qui puisse te rendre ta clarté. »

Elle lâcha le mot. Au même moment, le néon du couloir grésilla et s'éteignit. Elle recula vers la fenêtre. En bas, une silhouette immobile se tenait près d'un lampadaire défectueux. Maksim ajusta sa montre. Il aimait la mécanique des chronomètres russes ; le tic-tac était prévisible, contrairement aux battements de cœur. Un éclair de satisfaction, coupant comme une lame de rasoir, passa dans ses yeux. Il attendait que le froid et la peur finissent de briser ce qui restait de sa résistance.

\*\*\*

Lorsqu'elle descendit enfin, poussée par la terreur de l'ombre, Nina trouva Maksim appuyé contre une Mercedes noire. Le chrome brillait malgré la suie environnante. Il ne l'appela pas. Il attendit qu'elle s'approche, grelottante.

— Monte, ordonna-t-il. Sa voix était un murmure de velours noir.

Le trajet vers le hangar se fit dans un silence de sépulcre. À l'intérieur du bâtiment, l'odeur de chlore devint un mur physique. Maksim retira son manteau, révélant une chemise immaculée.

— C'est ici que le monde redevient blanc, Nina.

Il s'approcha d'elle. Nina recula jusqu'au carrelage froid. D'un geste sec, il déchira le tissu de son uniforme de serveuse. Le bruit de la fibre qui cède déchira le silence. Il la dénudait avec une efficacité chirurgicale, sans luxure, comme on écorche un animal pour vérifier la qualité de sa viande. Nina tremblait, sa salive s'épaississant dans sa bouche sous l'effet d'un choc neuroleptique.

Il ouvrit un robinet. L'eau jaillit dans un bassin en inox, fumante, saturée d'hypochlorite. Il saisit un gant de crin rugueux.

— Je ne veux pas... murmura-t-elle.

— Ce que tu veux n'a plus d'importance. Tu es à moi. Je vais te récurer jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de la serveuse de Belgrade.

Il la saisit par le bras et plongea le gant de crin dans l'eau chlorée. Le frottement fut brutal, inhumain. La douleur fut une brûlure abrasive qui lui arracha un cri étouffé. Maksim frottait avec une force méthodique, cherchant à arracher la peau elle-même. Nina sentait ses muscles se contracter involontairement, ses dents claquer. Elle

voulait lui arracher la gorge avec ses dents, mais son corps, traître et épuisé, s'inclinait devant la chaleur de l'eau comme devant un maître.

Il descendit le gant le long de sa colonne vertébrale, chaque vertèbre étant une étape dans son calvaire de propreté. La peau de Nina devint parcheminée, tirée, trop petite pour ses os.

— Tu sens ça ? C'est le poids de ta dette qui s'efface, Nina. À chaque centimètre de peau que je nettoie, tu deviens un peu plus mienne.

Il s'arrêta enfin, jetant le gant saturé de sang et de soude. Il l'enveloppa dans une serviette rêche comme du papier de verre et la guida vers une cellule au fond du hangar. Une pièce vide, blanche, sans fenêtres.

— Demain, nous passerons la frontière. Tu apprendras ce que signifie appartenir à quelqu'un.

Il referma la porte. Le déclic du verrou électronique résonna comme un couperet. Nina se laissa tomber sur le lit. Elle porta sa main à son épaule. Sa propre odeur — celle de la vanille bon marché et de la sueur — avait totalement disparu. Elle ne sentait plus que lui. Elle ne sentait plus que le chlore, cette odeur de piscine morte qui s'était insinuée jusque dans ses pores. C'est à cet instant, en reniflant sa propre peau à vif, qu'elle comprit qu'elle était morte. Nina la serveuse n'existait plus. Il ne restait que Nadejda, la créature de Maksim, une page blanche prête à être écrite dans le sang et le blanc absolu.

Dehors, la neige recouvrait Belgrade d'un linceul gris. Le premier acte était terminé. La traque laissait place à la possession.

# Chapitre 2

## La Morsure du Béton

L'obscurité du parking souterrain de la rue Dunavska n'était pas un vide, c'était une matière. Une mélasse minérale, chargée de vapeurs d'échappement rancies et d'un froid ferreux qui s'engouffrait par les rampes d'accès comme le souffle d'un mort. Le givre mordit la peau du cou de Nina, une lame de rasoir invisible là où l'écharpe élimée ne protégeait plus rien. Ses pas résonnaient, isolés, chaque claquement de talon sur le bitume gras signalant sa position aux loups tapis dans les angles morts.

Elle ne les vit pas tout de suite. Elle les sentit. L'odeur précède toujours la bête : un mélange de tabac de contrebande, de cuir humide et cette sueur aigre, celle des hommes qui tirent leur puissance de la terreur des autres.

— Nadejda.

Le nom claqua comme un fouet contre les piliers. Nina s'arrêta net. Son cœur, ce traître, cogna contre ses côtes avec la régularité frénétique d'un animal en cage. Devant elle, trois silhouettes se détachèrent de l'ombre d'une Mercedes cabossée. Un tube néon agonisant éclaira brièvement leurs visages de chiens de garde.

— On t'a cherchée, petite chose, dit celui du milieu, un colosse au crâne rasé. Ton père a disparu dans la nature, alors on s'est dit que la chair de sa chair ferait un excellent acompte.

Nina recula. Son dos rencontra la paroi froide d'un pilier qui lui écorcha les omoplates. Le colosse s'approcha, exhalant une odeur d'eau-de-vie écœurante. Il leva une main épaisse, dont les jointures étaient marquées de cicatrices, et caressa sa joue.

Un viol tactile. Elle frissonna de ce dégoût viscéral qui fait regretter d'avoir une peau.

— Tu possèdes ça, murmura-t-il en descendant ses doigts vers son cou. De la porcelaine à briser. On va te nettoyer de tes dettes, morceau par morceau.

Il resserra ses doigts. Nina ferma les yeux, attendant la déchirure.

C'est alors que le silence changea de nature. Ce n'était plus l'attente, c'était la faux avant qu'elle ne tranche l'herbe. Une chute de température brutale pétrifia l'air. Une odeur soudaine s'immisça : chirurgicale, tranchante, celle d'une morgue après le passage du désinfectant.

Une ombre se matérialisa derrière le troisième homme. Ce fut rapide, une mécanique inhumaine. Un bras ganté de cuir noir s'enroula autour de la gorge du collecteur. Un craquement sec, net, comme une branche morte. L'homme s'effondra, ses vertèbres réduites en poussière d'os.

Le colosse lâcha Nina et fit volte-face, sortant un cran d'arrêt.

— C'est qui, bordel ?

Maksim Volkov sortit de l'obscurité. Il marchait avec la certitude tranquille d'un prédateur au sommet de la chaîne alimentaire. Ses yeux, deux billes de glace lavées à l'acide, étaient fixés sur la tache que représentaient ces hommes. Pour lui, ils n'étaient que de la saleté sur un miroir.

— Vous l'avez touchée, dit Maksim. Sa voix était basse, dépouillée de toute émotion. C'est une erreur de procédure.

Le deuxième sbire chargea avec une barre de fer. Maksim esqua le coup d'un mouvement fluide. Sa main jaillit, saisit le poignet de l'assaillant. Nina entendit le

radius éclater sous la pression. Sans s'arrêter, il utilisa l'élan de l'homme pour lui fracasser le visage contre l'arête du pilier. Le choc fut sourd. Du sang, sombre comme du pétrole, gicla sur le gris de la pierre. L'homme glissa, son visage n'étant plus qu'une bouillie de chair et de cartilage.

Le colosse tremblait. Il n'était plus le prédateur.

— Je... je savais pas pour qui elle bossait ! Prends-la ! On s'en va !

— Tu ne t'en vas pas, dit Maksim. Tu es un déchet. Et je suis le nettoyeur.

Le colosse se jeta en avant dans une attaque désespérée. Maksim l'accueillit, saisit la main armée et, d'une torsion brutale, retourna la lame contre son propriétaire. Le métal s'enfonça dans la gorge du géant. Maksim maintint la pression, plongeant son regard dans celui de l'homme alors que la vie s'échappait dans un gargouillis atroce. Il n'y avait aucune haine dans ses yeux, juste une satisfaction clinique.

Maksim sortit un mouchoir d'une blancheur immaculée pour essuyer une goutte de sang sur son manteau de laine noire. Nina, pétrifiée, glissa au sol. Elle ne voyait pas un sauveur. Elle voyait son nouveau maître.

— Tu es sale, Nadejda, murmura-t-il enfin.

Il s'accroupit devant elle. Il tendit une main gantée et, d'une lenteur exquise, essuya une larme sur sa joue. Le cuir était froid, lisse.

— Parce que tu m'appartiens. Ta dette n'a pas été effacée, elle a changé de mains. Ces amateurs voulaient vendre ton corps. Moi, je te veux pour te polir jusqu'à ce que tu brilles.

Il la releva d'un geste sec, l'attirant contre lui. Elle fut écrasée contre son torse,

respirant l'odeur du désinfectant et du tabac brun.

— Ne tremble pas. La peur est une impureté. Et je déteste ce qui n'est pas propre.

Il l'entraîna vers sa berline aux vitres opaques. L'habitacle était d'une propreté maniaque. Nina se recroquevilla sur le siège en cuir alors qu'ils s'élançaient dans les rues désertes de Belgrade. Maksim conduisait avec une précision chirurgicale.

— Ils t'ont touchée, répéta-t-il. Je vais devoir te nettoyer. Vraiment te nettoyer.

Le trajet se finit devant un bloc de béton brut dans une périphérie oubliée. À l'intérieur de l'appartement spartiate, l'odeur de chlore redoubla, étouffante. Maksim scella les verrous massifs.

— Enlève tout, ordonna-t-il en retirant ses gants. Tu as la poussière de ce parking sur toi. Je ne tolérerai pas cette souillure ici.

Sous son regard de marbre, Nina défit ses vêtements. Le tissu glissa sur le sol, la laissant nue, la peau marbrée par le froid et les marques bleutées des collecteurs. Maksim la saisit par le bras et l'entraîna vers la salle de bain saturée de vapeurs âcres. Il la poussa dans une baignoire d'eau fumante, presque corrosive. Elle étouffa un cri quand la chaleur dévora sa peau.

Maksim s'agenouilla, relevant ses manches avec une rigueur militaire. Il saisit une brosse en poils de sanglier, dure comme du métal, et un pain de savon gris.

— Ferme les yeux.

Ce ne fut pas un bain, mais un décapage. Il commença par ses épaules, frottant avec une violence méthodique. La brosse râpait sa chair, arrachant les couches superficielles de l'épiderme. Nina gémissait, agrippée au rebord de fonte froide.

— Ils t'ont touchée ici. Et ici.

Le savon créait une pellicule chimique qui semblait dissoudre son identité même. Maksim frottait son dos, ses flancs, ses jambes avec la ferveur d'un dévot purifiant un autel profané.

— Tu es à moi, Nadejda. Ce qui est à moi doit être propre.

Il plongea une éponge imbibée de désinfectant sur son visage. Le liquide lui brûla les yeux, s'infiltra dans sa bouche avec un goût de pharmacie. Elle lutta, un réflexe de noyée, mais sa force écrasante réduisit ses efforts à néant.

— Ne lutte pas. C'est la douleur qui te rendra ton âme.

Lorsqu'il s'arrêta, Nina était rouge, écorchée vive. Il l'enveloppa dans un linge de lin rêche, la frictionnant avec la même rudesse avant de la porter sur un lit aux draps blancs, tendus comme des bandages. Il s'assit sur une chaise en métal, la surplombant.

— Ton prix, c'est tout ce que tu es, dit-il, sa voix reprenant son timbre glacé. Ton passé, tes espoirs, tes peurs. Six mois, Nina. Six mois où tu m'appartiendras totalement. Tu n'as plus de dettes envers personne d'autre que moi. Ma monnaie ne se compte pas en dinars, mais en soumission.

Il approcha sa main de son visage, ses doigts effleurant la naissance de ses cheveux. Nina ne recula pas. Elle était fascinée, comme un oiseau devant un serpent.

— Tu sens ce frisson ? Ce n'est pas seulement du froid. C'est la reconnaissance de ta propre noirceur qui répond à la mienne. On nous a jetés dans le béton pour voir si on pouvait pousser. Tu as essayé d'être une fleur. C'était une erreur. Je vais t'apprendre à être de l'acier.

Il se retira dans l'ombre, allumant une cigarette brune dont l'odeur âcre vint se mêler aux effluves chimiques. Nina, épuisée, sentit l'inconscience l'aspirer. Elle n'était plus la serveuse de Belgrade. Elle était une pièce de collection dans un musée de l'horreur immaculée.

La dette rouge commençait à être payée. En sang, en larmes, et en une dévotion qui ressemblait à s'y méprendre à la fin du monde. Dehors, le vent de Belgrade hurlait contre les parois de gangue grise, mais à l'intérieur, le silence de Maksim Volkov était plus lourd que toutes les tempêtes.

Le chapitre de la survie s'achevait. Celui de la transformation commençait.

# Chapitre 3

## Le Contrat de Fer

L'appartement de la rue Karadjordjeva ne respirait pas. Il haletait. C'était un bloc de béton brut, dépouillé de toute humanité, où le seul luxe résidait dans une propreté si totale qu'elle en devenait insultante. L'air n'était pas simplement saturé d'eau de Javel ; il en était lourd, une vapeur solide qui laissait un goût métallique stagner au fond de la gorge de Nina. À chaque inspiration, ses poumons se rétractaient, luttant contre l'air toxique qui brûlait ses narines pour mieux décaper ses souvenirs.

Nina était assise sur une chaise en métal tubulaire. Ses mains étaient jointes entre ses cuisses, mais elle ne parvenait pas à étouffer le tremblement convulsif de ses doigts. Le froid de Belgrade s'insinuait par les jointures défailtantes des fenêtres, un sifflement aigu qui rappelait celui d'une lame sur une pierre à affûter. Au-dessus d'elle, le néon fixait au plafond grésillait avec une régularité de métronome, projetant une lumière bleutée qui rendait sa peau livide, presque translucide.

Maksim était debout près de la kitchenette. Il ne la regardait pas. Il débouchait une bouteille de vodka, mais le geste conservait une précision chirurgicale. Il ne cherchait pas l'ivresse ; il huilait les rouages de sa machine interne. Le bruit du liquide frappant le verre fut le seul signal de sa présence avant qu'il ne se déplace.

— Bois.

Sa voix était un râle de gravier et de glace. Il posa le verre devant elle d'un geste sec, sans qu'une goutte ne perle sur le Formica griffé. Il s'assit en face d'elle, ses genoux frôlant les siens dans l'espace exigu. Maksim Volkov était une masse d'ombres et de lignes dures, un visage sculpté dans la rigueur qui ne trahissait rien, sinon une

obsession du contrôle brillant au fond de ses pupilles dilatées.

Entre eux reposait un dossier de papier jauni. Du tangible. Du définitif.

— Ton père est un cadavre en sursis, Nina.

Sa voix portait un constat clinique, dénué de haine comme de pitié.

— Ceux qui le cherchent veulent la souche. Ils savent que tu es le seul levier. Dehors, ils te dépeceront pour savoir où il se cache. Ici, tu es morte pour le reste du monde. Mais la mort a un prix.

Il poussa le dossier. Nina sentit une acidité brûlante remonter de son estomac. Elle ouvrit la chemise cartonnée. Le document était dactylographié sur une vieille machine dont les rubans avaient été forcés. Les termes étaient d'une brutalité qui lui retourna le ventre.

**\*CONTRAT DE PROTECTION ET DE SERVITUDE.\***

Six mois. Cent quatre-vingts jours de remise totale de sa volonté. Pas de sorties. Obéissance absolue. Elle ferma les yeux, l'image de son père — cet homme qui l'avait vendue avant même qu'elle ne sache marcher — s'effaçant derrière la silhouette massive de l'homme en face d'elle.

— Pourquoi moi ? murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle écorché.

Maksim se pencha. La chaleur de son corps émanait de lui comme une fournaise malgré le gel ambiant. Nina perçut l'odeur du tabac brun et une note plus sombre, métallique, celle du sang séché qu'il n'avait pas tout à fait réussi à récurer de sous ses ongles.

— Parce que je suis le seul capable de te briser correctement avant que les autres ne le fassent salement.

Il posa un stylo-plume en argent noirci sur le contrat. Un objet lourd, définitif. Nina sentit le regard de Maksim sur sa gorge, une caresse de prédateur qui faisait refluer son sang vers son cœur affolé. Ses doigts se refermèrent sur le métal froid. Sa main tremblait, mais elle ne lâcha pas. Elle fit glisser la plume. L'encre noire s'étala, grasse, comme une traînée de pétrole sur de la neige. \*Nadejda\*. Son vrai nom. La serveuse qu'elle prétendait être venait de cesser d'exister.

Maksim récupéra le document avec une satisfaction presque sensuelle. Il l'aligna parfaitement avec le bord de la table. L'ordre était rétabli.

— Bien. La première règle, Nina...

Il se leva et s'arrêta juste derrière elle. Ses mains se posèrent sur ses épaules, une force contenue capable de broyer l'os en un instant. Son souffle chaud brûla sa peau glacée.

— ...c'est la propreté. Ce monde est une décharge. Tu vas te laver. Je veux que tu sois nette. Je veux que tu sois à moi.

Il l'obligea à se lever et l'entraîna vers la salle de bain, une cellule de carrelage blanc chirurgical éclairée par une ampoule nue. Sur le rebord du lavabo, une bouteille de Javel neuve et un savon brut l'attendaient.

— Déshabille-toi.

Le mot tomba comme un couperet. Nina sentit une vague de honte monter, mais elle se rappela le contrat. Ses doigts étaient gourds alors qu'elle déboutonnait son gilet. Maksim ne détourna pas le regard. Il l'observait avec une intensité clinique,

épluchant chaque couche de son ancienne vie.

— Plus vite. Le froid n'est pas une excuse.

Elle se retrouva en sous-vêtements délavés, sa peau couverte de chair de poule sous la lumière impitoyable. Elle se sentait exposée dans sa vulnérabilité la plus crue.

Maksim s'approcha. Du bout des doigts, il suivit la ligne de sa clavicule. Le contact était électrique, une brûlure chimique qui s'insinuait sous ses pores, rendant sa propre peau soudainement étrangère.

Il saisit une éponge rugueuse, la trempa dans l'eau chargée de désinfectant. L'odeur pimentée instantanément l'air, piquant les yeux de Nina.

— Tourne-toi. À genoux.

Elle obéit, les rotules percutant le carrelage froid. Elle sentit l'éponge abrasive s'abattre sur ses omoplates. Il frottait avec une vigueur qui frôlait la violence, comme s'il voulait lui arracher l'épiderme pour atteindre l'âme. Nina serra les dents. À chaque va-et-vient, elle sentait sa propre identité s'effacer sous la soude.

— Tu sens ça ? demanda-t-il, sa voix s'abaissant d'un octave. C'est la sensation de l'effacement. Demain, tu ne seras plus la fille qui fuyait. Tu seras ma chose. Mon secret.

Il descendit le long de sa colonne vertébrale, chaque mouvement étant une revendication de territoire. Nina ferma les yeux, luttant contre les larmes. Elle sentait la domination de Maksim l'envelopper, une prison de béton et de volonté. Et pourtant, au milieu de la douleur et de l'humiliation, une part sombre d'elle-même semblait s'apaiser. Elle n'avait plus à décider. Elle n'avait plus à fuir. Elle avait trouvé son monstre.

Il jeta l'éponge dans le lavabo avec un bruit mat.

— Rince-toi. Ne me fais pas attendre.

Il sortit, la laissant seule dans la vapeur chlorée. Nina resta là, tremblante sous l'eau brûlante, regardant ses mains rougies, décapées. Le contrat était scellé. Dans le silence de l'appartement, elle entendit le bruit du verrou que Maksim venait de tourner de l'autre côté de la porte.

Lorsqu'elle rejoignit la pièce principale, Maksim l'attendait sur le rebord de la fenêtre, le dos tourné à la vitre où la buée gelait déjà. Il avait éteint le néon. La seule lumière provenait des lampadaires orange de la rue. Il lui désigna un tas de vêtements sombres sur le matelas à même le sol. Des vêtements d'ombre.

Elle se rhabilla sous son regard imperturbable.

— Viens ici.

Elle s'approcha, chaque pas lui coûtant une éternité. Il resta assis, la forçant à se tenir entre ses jambes écartées. Il leva une main et saisit son menton.

— Tu as peur, Nina ?

— Oui, admit-elle dans un souffle.

— C'est bien. Mais n'aie jamais peur de moi. Aie peur de ce qui se passe si je te lâche. Tes larmes sont du désordre. Je n'aime pas le désordre.

Il lâcha son menton et sa main descendit vers son cou, ses doigts longs encerclant sa gorge sans serrer, mais avec une promesse de puissance absolue. Nina sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale. Elle comprit alors que la protection de

Maksim n'était pas un refuge, mais une métamorphose. Il ne voulait pas la garder en sécurité ; il voulait la recréer à son image.

— Dors. Je serai là. Je suis toujours là.

Nina s'allongea sur les draps rêches. Maksim ne bougea pas de son poste d'observation. Il resta là, silhouette massive se découper sur les lumières blafardes de Belgrade, une sentinelle de fer dans une nuit de plomb.

Dans l'obscurité, Nina n'entendait que le souffle régulier de Maksim et le sifflement du vent. Elle était prisonnière, elle était protégée, elle était perdue. Elle était la Dette Rouge, et le contrat venait d'être signé avec du noir qui ressemblait déjà à du sang séché. Elle s'appuya contre le mur froid, sentant son esprit s'effiloche. Elle n'était plus Nadejda. Elle n'était plus Nina la serveuse. Elle était une propriété rachetée par un homme aux mains tachées de Javel, et elle savait, au plus profond de ses entrailles, qu'elle n'avait plus envie de s'échapper de sa cage.

# Chapitre 4

## L'Esthétique du Vide

Le vent de Belgrade n'était pas une caresse, c'était une lame de rasoir rouillée qui s'acharnait sur les joues. Dans la cour intérieure de cet immeuble de béton brut, coincé entre deux entrepôts dont les toits de tôle pleuraient une eau ferrugineuse, l'air puait le soufre et le gasoil figé. Elle avait fui les plaines de Pologne pour se jeter dans cette mâchoire serbe, pensant que l'anonymat industriel la protégerait. Elle s'était trompée. Au centre de ce rectangle de désolation, un vieux baril d'huile de deux cents litres vomissait des langues de feu orangées, dévorant l'obscurité poisseuse de l'aube.

Maksim Volkov se tenait droit devant le brasier, une silhouette de fer sculptée dans un pardessus de laine noire trop rigide pour être confortable. Il ne sentait pas le froid. Il ne sentait que l'ordre qu'il était en train de rétablir. Dans ses mains gantées de cuir fin, il tenait un sac en plastique bon marché, celui-là même que Nina avait emporté dans sa fuite avortée. Un sac de survie. Un sac de déchets. À trois mètres de lui, Nina tremblait de cette vibration sourde qui saisit les bêtes à l'abattoir. Les spasmes involontaires de ses muscles striés sous l'assaut du gel étaient la seule chose organique dans ce décor de métal.

— Ce pull sent l'huile de friture et le désespoir ordinaire, Nina, dit-il d'une voix monocorde, une voix de magnétophone de la Stasi. Il sent la vie que tu as essayé de te construire sur un terrain vague. C'est une fiction. Et je n'aime pas la fiction.

Il lâcha le vêtement dans le baril. La laine synthétique grésilla, dégageant une fumée noire et âcre. Nina fit un pas en avant, la main tendue, avant de se figer sous le regard que Maksim darda sur elle. Un regard de prédateur évaluant la distance nécessaire pour briser une nuque.

— C’est tout ce qu’il me reste, hoqueta-t-elle. Mes photos... la montre de mon père...

Maksim sortit une boîte en fer-blanc. Il l’ouvrit avec une lenteur rituelle. À l’intérieur, des clichés jaunis. Une femme devant une église en briques rouges. Un homme aux mains calleuses. Maksim pinça une photo entre son pouce et son index.

— Ton père était un lâche, Nadejda. Il a contracté une dette qu’il savait ne jamais pouvoir honorer, et il t’a laissée comme seule garantie. Ces souvenirs sont les chaînes qui te retiennent à un cadavre. Pour que tu sois à moi, il faut que tu sois une inanité.

Il jeta la boîte entière dans le feu. Nina sentit une brûlure chimique lui monter à la gorge. C’était son identité qu’il incinérât. Son enfance, ses peurs, ses petits secrets de serveuse de banlieue. Tout passait par le filtre de son récurage ontologique.

— Le vide est une esthétique, reprit-il en l’obligeant à regarder les scories de son passé s’envoler. Regarde, Nina. Regarde comme c’est propre. Plus de passé. Seulement moi. Et le contrat.

Il la poussa vers l’entrée de l’immeuble. Les escaliers de béton brut résonnaient de leurs pas lourds. L’odeur de l’eau de Javel commença à saturer l’air à mesure qu’ils montaient. C’était l’odeur de Maksim. Une asepsie totale, une odeur de morgue fraîchement récurée qui ne laissait aucune place à la sueur ou au sexe. L’appartement du quatrième étage était une cellule de luxe. Les murs étaient d’un gris d’orage, le sol en résine blanche luisait sous les néons blafards.

— Assieds-toi, ordonna-t-il.

Nina obéit sur la chaise en métal. Maksim retira ses gants, les posa parallèlement sur la console, révélant un holster en cuir sombre contre ses côtes. Il versa une dose de

solution hydroalcoolique dans ses paumes, les frotta avec un bruit de succion écœurant, puis saisit le visage de Nina. Ses doigts sentaient l'alcool et le métal froid.

— Voici ta routine. Le réveil à six heures. La douche froide pour raffermir la chair et réveiller l'instinct. Le nettoyage de l'appartement, centimètre par centimètre. Tu es la gardienne de cette inanité. Si je trouve une trace de doigt sur un miroir, si je trouve un cheveu sur le sol, tu comprendras que la discipline est une forme d'amour que tu ne veux pas expérimenter dans sa version brute.

Il descendit sa main le long de sa gorge, s'attardant sur la carotide qui battait comme un cœur de moineau affolé.

— Les fenêtres sont condamnées. Le monde extérieur est une décharge, Nina. Ici, tu es pure parce que je l'ai décidé. Je vais te polir, Nina. Je vais froter tout ce qui est humain en toi jusqu'à ce qu'il ne reste que le reflet de ma propre volonté.

Il sortit un scalpel d'un tiroir — un véritable instrument chirurgical — et commença à peler une pomme. La pelure formait une spirale ininterrompue, parfaite.

— Mange, dit-il en lui tendant un quartier sur la lame.

Nina ouvrit la bouche. Le métal effleura sa langue, un goût de sang et de glace. Il surveillait sa déglutition, le mouvement de ses mâchoires, la déshumanisation en marche.

— Va dans la chambre. Enlève tes vêtements sales. Je t'ai préparé des tenues. Du blanc. Les couleurs sont des distractions.

Nina se déshabilla dans la chambre spartiate. Ses doigts tremblaient, luttant avec les boutons. Elle sentait le regard de Maksim à travers la porte entrouverte. Il ne la regardait pas avec concupiscence. Il la regardait comme un collectionneur observe

une pièce rare dont il doit évaluer l'état de conservation. Elle enfila la chemise de nuit en coton épais, d'une blancheur agressive. Le tissu était rêche, abrasif. Elle se glissa sous les draps qui sentaient fortement le chlore. C'était comme s'allonger dans un linceul.

À l'extérieur, le vent continuait de hurler contre le béton. Dans sa tête, elle revoyait la photo de son père brûler. Elle réalisa avec une horreur glacée que Maksim n'avait pas seulement brûlé ses objets. Il avait brûlé l'idée même qu'elle puisse exister sans lui.

Elle s'éveilla à sept heures six. Maksim l'attendait déjà dans la cuisine.

— Tu as six minutes de retard, dit-il sans lever les yeux de son carnet de cuir noir. Dans ce monde, le temps est la seule structure qui empêche le chaos de nous dévorer. Assieds-toi.

Devant elle, une assiette blanche avec deux œufs durs écaillés avec une précision chirurgicale. Pas de sel. Pas de poivre.

— Tu m'appartiens pendant six mois, Nadejda. Ton père a joué avec des forces qu'il ne comprenait pas. Toi, tu es l'intérêt. Le prix à payer.

Il se leva, saisit un flacon de verre ambré et une compresse.

— Enlève le haut de ta chemise. L'éraflure sur ton épaule risque de suppurer. Dans cette maison, rien ne suppure. Tout est net.

Le produit entra en contact avec la plaie vive. Nina laissa échapper un sifflement de douleur.

— Reste immobile, gronda-t-il. La douleur est une information. Elle te rappelle que je suis là.

Il nettoyait la plaie avec une minutie maniaque, frottant trop fort, trop longtemps. Il semblait vouloir effacer la peau elle-même. Puis, il lui désigna le sol.

— Ton travail commence. Tu vas nettoyer cet appartement. Chaque jointure, chaque vitre. Tu utiliseras les acides que j'ai sélectionnés. Je veux que cet endroit sente la propreté jusqu'à ce que tes poumons te brûlent.

Nina s'agenouilla. Elle versa l'acide chlorhydrique dilué sur le béton. La réaction chimique produisit une fumée blanche. Elle prit la brosse en poils de fer et commença à frotter une tache ancienne. Chaque mouvement était un supplice. Les vibrations se répercutaient dans ses doigts à vif, rouvrant les plaies à peine refermées de la veille. Le sang commença à perler, se mélangeant à l'acide.

Maksim s'accroupit derrière elle. Il écrasa ses doigts blessés sur le manche de la brosse pour augmenter la pression. La vision de Nina se brouilla sous l'assaut du nerf brut mis à nu.

— Plus fort, Nina. Le passé est tenace. Il faut poncer la réalité jusqu'à ce qu'elle soit lisse.

Quand elle eut fini, ses mains n'étaient plus que des moignons rouges et boursoufflés. Maksim l'entraîna alors dans la salle de bain. La baignoire en fonte était remplie d'eau où flottaient des glaçons.

— Lave-toi. Je ne veux pas de saleté ici.

Elle se déshabilla sous son regard monolithique. Elle entra dans l'eau gelée. Son cœur manqua un battement. Maksim s'approcha avec une éponge rêche et un savon décapant. Il commença à la savonner. Il frottait son dos, ses bras, ses cuisses avec une rigueur de taxidermiste.

— Tu es de la boue, Nina. Mais la pureté, la vraie, c'est l'absence de tout ce qui rend l'humain prévisible.

Il passa l'éponge sur son sexe avec la même indifférence qu'il aurait mise à récurer une arme. Nina se déconnecta. Elle n'était plus là. Elle était une particule de poussière dans un cyclone de glace.

Il l'aida à sortir, la laissant grelotter nue sur le carrelage. Il prit un flacon d'huile essentielle de pin et en versa sur ses paumes ravagées.

— Cette odeur sera ton rappel. Partout où tu iras, cette odeur te dira que tu m'appartiens.

Il l'emmena dans le salon, sortit son carnet et un stylo.

— Signe. Avec ton sang.

Il prit sa main blessée et pressa son index sur une plaie béante, puis il l'apposa sur le papier. La marque rouge était nette, une déchirure de couleur dans l'univers gris de l'appartement 4B.

— C'est scellé, déclara-t-il.

Nina regarda ses mains rouges d'huile et de sang. Sous les cuticules, la peau semblait en effet avoir durci, s'être minéralisée sous l'effet des produits chimiques et de la peur. Elle n'était plus la proie. Elle devenait l'instrument.

— Le vide n'est pas une absence, Nina, dit Maksim en la regardant manipuler un couteau de boucher dans la cuisine. C'est une préparation. On vide pour mieux remplir.

Dehors, la neige de Belgrade recouvrait les secrets de la ville sous un linceul blanc, imitant la perfection stérile que Maksim venait de graver dans la chair de sa captive.

# Chapitre 5

## Le Registre de Cuir

Le silence dans l'appartement de Belgrade n'était jamais vraiment vide. C'était une masse de plomb qui pesait sur les tympans, rythmée par le bourdonnement des transformateurs du quartier industriel et le sifflement du vent coulis contre les vitres. Maksim était parti depuis trois heures. L'effluve d'aspise chirurgicale qu'il laissait dans son sillage s'était incrusté dans les narines de Nina jusqu'à la nausée. C'était une odeur de fin du monde, une stérilité clinique tentant d'étouffer le relent de métal rouillé et de béton qui imprégnait les murs.

Elle était seule dans cette boîte de béton froid. Un appartement spartiate où chaque objet semblait avoir été posé avec une précision millimétrée, prêt à être emballé ou détruit. Maksim ne vivait pas ici ; il y campait, comme un prédateur en attente dans un affût stérile. Nina déglutit. Sa gorge était sèche, irritée par le tabac brun que l'homme fumait par chaînes entières. Elle se leva, ses pieds nus brûlant au contact du linoléum glacé. Ses mouvements étaient lents. Elle avait appris que le moindre bruit suspect pouvait déclencher chez lui une réaction de protection qui ressemblait furieusement à une agression. Mais il n'était pas là. Il "nettoyait" quelque part dans la périphérie polonaise, là où les corps s'évaporent.

Elle se dirigea vers le secrétaire en chêne massif. Maksim lui avait interdit d'y toucher. "C'est mon sanctuaire, Nadejda. Ne souille pas l'ordre avec ta curiosité," lui avait-il dit de sa voix monocorde, celle qui ne laissait transparaître qu'une possession glaciale. Mais la curiosité était devenue une question de survie.

Elle posa sa main sur le cuir usé du sous-main. Ses doigts tremblaient. Sous le premier tiroir, dissimulé dans un double fond, se trouvait l'objet. Un registre. Un

vieux carnet de cuir noir, épais, dont la tranche était craquelée. Nina le sortit. Le poids était surprenant, comme s'il contenait du plomb au lieu de papier. Elle s'assit par terre et ouvrit l'horreur.

L'odeur qui s'en échappa était un mélange de vieux papier et d'encre ferreuse. C'était une comptabilité de la mort. Des colonnes de noms, des dates.

\*« Sujet : V. Dragan. Statut : Éliminé. Méthode : Injection. Nettoyage : Intégral. »\*

Puis, au milieu du registre, son cœur manqua un battement. Une photo d'elle était glissée entre deux pages. Elle portait son uniforme de serveuse, souriante, vivante, encore empreinte de cette banalité qu'elle avait tant lutté à construire. La photo était granuleuse, prise de loin, depuis une voiture garée dans l'ombre. Ce qu'elle lut ensuite la figea. Ce n'était plus une liste de contrats. C'était son journal d'observation.

\*« 14 Mars. Sujet : N. Sortie du travail à 22h14. Trajet habituel. Semble nerveuse. La dette de son père commence à peser. Le terrain est prêt. »\*

\*« 22 Mars. N. pleure à sa fenêtre. Elle ne sait pas encore que l'huissier qui l'a visitée aujourd'hui travaille pour moi. J'ai racheté sa créance. Elle m'appartient. »\*

La respiration de Nina devint erratique. Sa chute n'était pas un accident. Son licenciement, les agressions, le désespoir : chaque marche qu'elle avait descendue vers l'enfer avait été savonnée par lui. Il avait orchestré sa ruine avec la patience d'un horloger et la cruauté d'un boucher. Il avait créé le vide pour être le seul oxygène disponible.

\*« Analyse psychologique : N. recherche la sécurité par-dessus tout. En me positionnant comme l'autorité ultime, je comble le vide. La phase de domestication progresse. »\*

Domestication. Le mot résonna comme un coup de feu. Soudain, un craquement

retentit dans le couloir. Le parquet gémit sous un poids lourd. Maksim était de retour.

La panique envahit Nina. Elle glissa le registre dans le double fond et se jeta sur le matelas, simulant le sommeil. La porte grinça. Le vent s'engouffra, apportant le goudron mouillé et la mort. Maksim entra. Le bruit de ses bottes était lent, régulier. Il déposa ses armes sur l'inox de la cuisine. Un cliquetis de métal contre métal, précis, définitif. Chaque pièce d'acier était une extension de son obsession. Puis, le bruit de l'eau. Il se récurait les mains. Longtemps. Il frottait la souillure du monde pour revenir vers elle "propre".

Le lit grinça. Nina sentit son souffle froid dans son cou.

"Je sais que tu ne dors pas, Nadejda. Tu sens la peur. Elle a une odeur de métal acide. C'est délicieux."

Il posa une main sur sa hanche. Une pince de chair et d'os.

"Tu as touché à mes affaires. Le bois du secrétaire a été déplacé de deux millimètres."

Nina ouvrit les yeux dans l'obscurité. Elle se tourna vers lui. Ses yeux étaient deux puits sans fond.

"Pourquoi ?" demanda-t-elle dans un croassement.

"Parce que le monde est un dépotoir, Nadejda. Les fleurs comme toi finissent souillées par la pisser. J'ai construit une serre autour de toi. J'ai nettoyé le terrain."

"Tu m'as détruite pour me posséder," cracha-t-elle.

Il resserra sa prise jusqu'à la douleur. "Je t'ai purifiée. Ton père, ton travail, tes amis... ils étaient la gangrène. Je suis le scalpel. Sans moi, tu serais déjà dans une tombe anonyme."

Il l'embrassa, une morsure plus qu'un baiser. Nina ne répondit pas, mais elle ne se débattit pas non plus. Elle sentait son ancienne moi s'évaporer dans cette chambre stérile, une mue douloureuse qui la laissait à vif, prête à être infectée par lui. S'il était l'acide, elle deviendrait le poison qu'on ne peut pas rincer.

"Habille-toi," ordonna-t-il en se détachant d'elle. "On part pour Lodz. La phase d'observation est terminée."

L'habitacle de la Volvo était un cercueil pressurisé. L'odeur de Maksim y régnait : tabac froid et blancheur toxique. Le paysage polonais défilait, granuleux. Maksim braqua brusquement le volant vers une station-service désaffectée. Il coupa le moteur.

Il la tira dehors avec une force brutale et la traîna vers un hangar. Un homme y était attaché à une chaise, la tête affaissée. Stefan. Le comptable qui avait vendu l'adresse de Nina à Belgrade pour trois mille euros.

"Regarde," murmura Maksim en sortant un briquet. "Tu as lu le registre. Tu sais ce qu'il a fait. Brûle le passé, Nina. Brûle la dette."

Il lui tendit le métal chaud. Nina regarda l'homme inanimé. Elle ne voyait pas un être humain, mais une scorie. Elle actionna la molette. L'étincelle mordit l'essence qui imbibait le sol.

Le hangar s'embrasa. Une vague de chaleur monstrueuse la frappa, la repoussant contre le torse de Maksim. Il ne la réconforta pas. Il respira l'odeur de la combustion avec une satisfaction religieuse.

"C'est propre," souffla-t-il.

Nina regardait l'enfer orange. Le dégoût de soi se mua en une excitation sombre, une brûlure chimique qui lui montait au cerveau. Elle ne brûlait pas son passé pour lui ; elle apprenait à manipuler le feu.

Ils atteignirent enfin sa demeure en Pologne. Un bloc de béton brut perdu dans les sapins noirs. L'intérieur était un laboratoire de verre et de chrome. Maksim servit deux verres de vodka givrée. Nina but d'un trait. L'alcool lui brûla l'œsophage, une décharge de feu liquide.

Il l'accu-la contre le plan de travail en inox, l'emprisonnant entre ses bras.

"Tu m'appartiens, Nina. Chaque goutte de sang."

"Alors prends tout," répondit-elle, sa voix chargée d'un venin qu'il prit pour de la passion. "Prends tout jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à nettoyer."

Il la souleva sur le métal froid du comptoir. Nina garda les yeux ouverts. Elle voyait son reflet dans le chrome. Elle voyait le prédateur se repaître, ignorant qu'il avalait son propre poison. Le contrat de six mois commençait. Dans son registre mental, Nina ouvrit la première page de sa vengeance. Elle était l'acide. Elle attendait de ronger. Elle allait dévorer son protecteur, cellule après cellule, jusqu'à ce que le registre ne soit plus qu'un tas de cendres inutiles.

# Chapitre 6

## La Leçon de Chasse

Le vent de Belgrade ne soufflait pas, il mordait. C'était une bête invisible, chargée de la poussière des cimenteries et de l'humidité rance du Danube, qui s'engouffrait par les vitres brisées de l'entrepôt. À l'intérieur, l'air stagnait, lourd d'une odeur de graisse figée et de béton froid. L'éclairage se résumait à un unique tube fluorescent qui agonisait au plafond, jetant un halo blafard, presque chirurgical, sur le sol maculé de taches sombres dont Nina préférait ignorer l'origine.

Maksim était là, debout au centre de ce vide industriel. Il ne semblait pas souffrir du froid. Il était le froid.

Vêtu de son manteau de laine noire, une éclipse de textile sombre qui semblait absorber le peu de lumière disponible, il attendait. Quand Nina fit un pas vers lui, le gravier crissa sous ses semelles, un bruit de déchirure dans le silence oppressant.

— Tu es en retard, Nadejda.

Sa voix était un murmure de papier de verre. Il ne criait jamais. Il n'en avait pas besoin. Chaque syllabe tombait comme un couperet. Nina frissonna, resserrant les pans de sa veste bon marché. Elle détestait ce nom. \*Nadejda\*. L'Espérance. C'était une insulte dans la bouche d'un homme qui ne semait que la fin des choses.

— Le bus est tombé en panne près du pont, articula-t-elle, ses dents s'entrechoquant.

Maksim réduisit l'espace entre eux avec une lenteur prédatrice. Ses yeux d'un bleu délavé la détaillèrent avec une précision de scalpel. Il ne regardait pas son visage ; il

évaluait ses failles, la manière dont ses doigts tremblaient. Pour lui, elle n'était pas une femme, elle était un projet de restauration. Un objet cassé qu'il s'était mis en tête de réparer à sa manière : en la rendant aussi tranchante que lui.

— Les excuses sont pour les cadavres, dit-il. Les morts ont toujours une excellente raison de ne plus respirer. Toi, tu respirez encore. Pour l'instant.

Il sortit un couteau de sa poche intérieure. Le métal brilla sous le néon scintillant. C'était une lame mate, conçue pour ne pas refléter la lumière. Il lui offrit le manche.

— Prends-le.

Nina se figea, paralysée par l'aura de l'acier. Elle tendit la main, ses doigts effleurant le cuir fin de son gant. Un choc électrique parcourut son bras. Ce n'était pas seulement de la peur ; c'était cette attraction viscérale, cette dépendance de proie envers son prédateur qui commençait à lui ronger les entrailles.

Elle saisit le manche. Le poids l'étonna. C'était lourd, une extension de la volonté de tuer.

— Trop serré, commenta Maksim en passant derrière elle. Tu ne tiens pas un jouet. Détends-toi. Sois fluide comme l'eau qui s'infiltré dans une plaie.

Nina sentit son souffle près de son oreille, une chaleur contrastant violemment avec l'air glacial de l'entrepôt. L'odeur de Maksim l'envahit : tabac brun, fer et ce relent persistant d'effluves chlorés, le parfum du nettoyage après le carnage. Il posa ses mains sur ses hanches pour corriger sa posture. Ses gants étaient rugueux contre le tissu.

— La main gauche devant, pour parer. La lame reste près du corps. On ne l'exhibe pas. On ne menace pas. On frappe. Le couteau est un secret que l'on ne révèle qu'au

moment de la pénétration.

Le mot résonna dans le silence avec une connotation brutale, presque obscène.

Maksim pressa son torse massif contre son dos. Il était un mur de muscle et de glace.

— Imagine que je suis l’homme qui veut te ramener à ton père, murmura-t-il.

Imagine que je veux t’enchaîner dans une cave à Varsovie. Qu’est-ce que tu fais, Nina ? Est-ce que tu supplies ?

Sa main gantée descendit sur le poignet de Nina, serrant avec une force qui fit blanchir ses articulations.

— Non, lâcha-t-elle dans un souffle rauque.

— Montre-moi. Frappe-moi, Nadejda. vise la carotide. N’hésite pas. Si tu hésites, je te brise le bras.

L’aura de violence qui émanait de lui était palpable. Nina se sentit acculée. Une rage sourde, née de semaines d’humiliation, explosa dans son sang. Elle en avait assez d’être la proie. Elle s’élança.

Le mouvement fut trop large. Maksim l’évita d’un simple décalage du buste. Avant qu’elle n’ait pu se repositionner, il saisit son poignet et le tordit. Le couteau tomba au sol avec un tintement métallique qui résonna comme un glas. Il l’envoya valser contre un pilier de béton. Le choc lui coupa le souffle.

Maksim s’accroupit devant elle, l’enfermant entre ses bras. Il approcha la pointe du couteau de sa joue. L’acier était glacial, une caresse de mort.

— Tu as attaqué avec tes émotions. C’est une erreur. La colère est un poison. La haine, en revanche, est un outil. Elle doit être froide, précise, comme cette lame.

Il fit glisser la pointe le long de sa mâchoire, descendant vers sa gorge. La peau de Nina se hérissa. Chaque fibre de son être criait au danger, et pourtant, un frisson d'une nature déviante la traversa. Dans ce monde de détritrus, Maksim était la seule chose réelle.

— Ton père t'a vendue parce qu'il te pensait faible, continua-t-il. Mais moi, je vais faire de toi quelque chose qu'ils n'oseront même pas regarder en face. Tu seras mon chef-d'œuvre, Nina. Ma petite lame bien propre.

Il posa son pouce sur une minuscule goutte de sang perlant à son cou et l'étala sur sa lèvre inférieure. Le geste était d'une intimité révoltante, une profanation silencieuse. Nina ouvrit la bouche pour protester, mais elle était fascinée par la dévotion monstrueuse dans ses yeux.

— Relève-toi, ordonna-t-il. La leçon ne fait que commencer. Encore. Et cette fois, essaie de me faire saigner.

Le trajet vers la planque, quelque part dans la grisaille industrielle de Lodz, se fit dans un silence de plomb. Nina regardait ses mains rouges de froid. Elle ne savait plus si le gel qui la mordait était celui du Danube ou de la Vistule. Le monde s'était réduit à l'habitacle de la Mercedes et à l'odeur de tabac de Maksim.

Lorsqu'ils franchirent le seuil de l'appartement ascétique, l'odeur de désinfectant la prit à la gorge. C'était une cellule de propreté clinique dans un monde de rouille.

— Déshabille-toi, dit-il simplement.

Nina resta immobile. Ce n'était pas une demande érotique, mais un ordre chirurgical. Il voulait recenser chaque bleu, chaque impureté. Elle s'exécuta, ses mains tremblantes révélant sa peau de porcelaine sous la lumière crue du néon. Maksim

s'approcha avec un flacon de teinture d'iode et un bidon de Javel.

— On nettoie pour ne pas laisser de traces, Nina. On nettoie pour que le monde oublie qu'on a existé.

Il l'attira entre ses genoux alors qu'il était assis sur une caisse. Sa poigne sur son poignet était une promesse d'équarrissage s'il l'avait voulu. Il imbiba un chiffon de liquide chloré et commença à frotter l'écorchure sur son épaule.

La douleur fut une morsure acide, une décharge qui lui fit cambrer le dos. Elle poussa un gémissement, ses doigts s'enfonçant dans les épaules de laine noire de Maksim pour ne pas s'effondrer.

— Chut... murmura-t-il avec une fascination dévote. Regarde-moi. N'aie pas peur du remède.

Il nettoyait la plaie avec une minutie maniaque, s'assurant qu'aucune impureté ne subsiste. Il lui apprenait la douleur de la pureté. Sous sa protection, elle serait toujours propre, dût-il la décaper jusqu'à l'os.

— Tu es comme ce bâtiment, Nina. Une structure solide, mais infestée par la moisissure du passé. Ton père, tes dettes... Je vais tout gratter. Jusqu'à ce qu'il ne reste que la pierre nue.

Il lâcha le chiffon et posa sa main sur sa gorge, ses doigts gantés de cuir testant la résistance de son artère. Nina sentit son cœur battre contre sa paume, un rythme de proie désordonné.

— Je ne te laisserai pas sortir d'ici tant que tu n'auras pas compris que la seule personne qui peut te protéger est celle qui peut te détruire.

— Pourquoi ? Pourquoi moi ? souffla-t-elle.

Maksim s'immobilisa. Ses yeux furent traversés par une mélancolie de glace.

— Parce que tu es la seule chose que je n'ai pas encore eu besoin de nettoyer. Parce que dans ce monde de merde, tu es la seule tache de lumière qui ne me donne pas envie de me crever les yeux.

Il se recula, la laissant haletante, la peau du cou cuisante. Il ramassa le couteau d'entraînement et le posa sur la table en métal.

— Va te laver. Frotte jusqu'à ce que ta peau soit rouge. Je ne veux plus sentir l'odeur de la rue sur toi.

Sous la douche glacée, Nina utilisa le savon noir jusqu'à ce que ses muscles hurlent. Elle se regarda dans le miroir piqué de rouille. Elle ne ressemblait plus à la serveuse de Belgrade. Le fer était entré dans son sang.

Lorsqu'elle revint dans la pièce, Maksim remontait un pistolet avec un cliquetis définitif.

— Demain, nous sortons. On va voir si tu sais appliquer la leçon. Si tu me fais honte, Nina, je devrai te nettoyer moi-même. Et tu sais que je n'aime pas laisser des taches.

Elle s'allongea sur les draps gris, nue et vulnérable sous le regard de la statue de granit qu'il était. Elle sentait une chaleur toxique se diffuser dans son ventre. Elle ne voulait plus qu'il s'arrête. Elle voulait être décapée. Elle voulait être sienne.

Dans l'obscurité, le néon grésilla une dernière fois avant de s'éteindre. Le silence qui suivit n'était pas un vide, c'était un pacte. Un chapitre de sang s'écrivait dans la poussière de Lodz. Nina ferma les yeux, rêvant d'acier et de chlore, enfin prête à

devenir le monstre que son maître exigeait.

# Chapitre 7

## Le Sang sur la Glace

Le béton de Belgrade n'est pas gris. Il est de la couleur d'un cadavre qu'on aurait laissé tremper trop longtemps dans la Save, une nuance livide, veinée de traînées de rouille qui ressemblent à des ecchymoses séchées. Sous le pont de Gazela, l'air ne circule pas ; il stagne, lourd de l'humidité du fleuve et de l'émanation acide des usines. Le froid n'était plus une température, c'était une lame de fond qui pétrifiait le sang dans les veines.

Maksim était immobile, une silhouette de fer plantée dans la boue gelée. Il ne tremblait pas. Les hommes comme lui attendent que le monde s'ajuste à leur propre rigidité. À ses côtés, Nina sentait son propre souffle s'échapper en lambeaux de brume. Son cœur, ce traître, battait la chamade contre ses côtes, un oiseau affolé dans une cage d'os.

— Respire par le nez, Nadejda. Lentement. La panique consomme de l'oxygène. L'oxygène est un luxe que tu ne peux pas gaspiller ce soir.

La voix de Maksim était un rasoir glissant sur de la soie. Il ne la regardait pas, mais elle sentait son attention braquée sur elle comme un projecteur invisible. Depuis qu'il l'avait arrachée à sa vie de serveuse pour l'enfermer dans sa bulle de propreté maniaque, Nina avait appris à lire ses silences. Celui-là puait la fin de quelque chose.

Au loin, des phares jaunâtres percèrent le brouillard. Une vieille Mercedes s'immobilisa à dix mètres d'eux. Le moteur s'éteignit dans un cliquetis de métal qui refroidit trop vite. Quatre hommes descendirent, des masses de cuir usé exhalant le tabac bon marché et la sueur rance. Le meneur, un colosse au visage cartographié par

les cicatrices, s'avança en crachant une salive sombre.

— Volkov. On a les codes. Mais le Vieux veut une garantie supplémentaire. La fille... elle est avec toi ? Elle a l'air d'une porcelaine qui ne demande qu'à être brisée.

L'homme eut un rire gras, un son de gravier remué dans un seau métallique. Il fit un pas de trop vers Nina. Maksim ne s'interposa pas physiquement. Il se détendit. C'était le relâchement du ressort juste avant qu'il ne claque.

— Elle est la seule chose propre dans cet égout, dit Maksim d'une neutralité terrifiante. Et tu viens de projeter ta saleté sur elle.

Le colosse n'eut pas le temps de sortir la main de sa poche. Maksim fut sur lui, un flou noir de puissance cinétique. Le craquement sec du cartilage nasal qui implose sous un coup de paume fut suivi d'un hurlement inhumain : Maksim venait de plonger un pouce dans l'orbite de l'œil gauche. Utilisant le colosse comme bouclier humain, il pivota avec une grâce macabre alors que les trois autres sortaient leurs armes. Deux détonations étouffées vibrèrent. Le colosse encaissa les balles de ses propres complices dans un bruit de viande mouillée.

Nina resta pétrifiée contre le pilier de béton. Elle voyait la buée de sang s'échapper des plaies et l'expression de concentration absolue de Maksim. Il n'était pas en colère. Il était efficace. Il lâcha le cadavre et sortit son propre pistolet. Trois coups. Secs. Précis. Rythmés comme un cœur de machine. Un homme s'effondra, la gorge ouverte ; un autre fut projeté contre la portière, son crâne laissant une traînée de matière grise sur la vitre givrée. Le dernier tenta de fuir, mais Maksim ajusta sa visée et lui logea une balle dans le genou.

L'homme s'écrasa, hurlant, griffant le béton. Maksim rangea son arme sans un souffle court et se tourna vers elle. Ses yeux d'acier semblaient avoir absorbé toute la noirceur environnante.

— Approche, Nadejda.

Elle secoua la tête, les jambes flageolantes. L'odeur ferreuse et chaude du sang se répandait sur le sol gelé.

— Approche, répéta-t-il, sa voix plus douce, plus dangereuse. Le monde est une tache, Nina. Et nous sommes les solvants.

Il la saisit par le bras, sa poigne lui broyant presque le biceps, et la traîna vers le coffre de la voiture. Il l'ouvrit. À l'intérieur, des bidons blancs alignés avec une précision maniaque. L'odeur la frappa comme une gifle : de la Javel concentrée.

— On ne part pas tant que c'est sale, dit Maksim en lui tendant des gants en latex. Tu vas le faire. Chaque tache que tu effaces est un péché de ton père que tu laves.

Il la força à se pencher sur l'homme au genou brisé qui les regardait avec des yeux de bête traquée. Maksim sortit un flacon de verre, saisit l'homme par les cheveux et lui renversa la tête en arrière dans un geste d'une tendresse terrifiante avant de lui verser le contenu dans la bouche. L'homme convulsa et s'immobilisa.

— Maintenant, le travail commence. Verses-en sur les corps. On doit neutraliser l'ADN.

Nina s'exécuta, ses mouvements mécaniques. Lorsqu'elle versa le liquide sur le premier cadavre, le sang bouillonna, passant du rouge vif au jaune pisseux sous l'effet de la réaction chimique. Une brume toxique lui brûla les poumons.

— Frotte, ordonna Maksim. Ne laisse aucune trace dans les interstices du béton.

Nina tomba à genoux dans la boue et le sang dilué. Elle frotta jusqu'à ce que ses

muscles hurlent, jusqu'à ce que ses mains soient engourdies par le mélange d'eau glacée et de chlore. Elle apprenait à ne plus voir les visages, seulement les taches. Elle détestait la chaleur qui irradiait des mains de Maksim quand il la corrigeait, mais son propre corps trahissait sa morale : ses muscles se détendaient sous la poigne du bourreau, réclamant cette sécurité violente que seul un prédateur peut offrir.

— Dis-le, murmura-t-il en l'observant. Dis que tu es à moi. Dis que tu acceptes la dette.

— Je suis à toi, Maksim, articula-t-elle, chaque mot étant une pierre jetée dans un puits sans fond.

Lorsqu'ils remontèrent dans la voiture, Nina était épuisée. Sa peau semblait avoir été décapée. Le trajet vers l'appartement se fit dans un silence de tombe. Dans le parking souterrain, Maksim coupa le contact et l'entraîna vers l'ascenseur de service, une cage grillagée qui grinçait à chaque étage. Il l'accula contre la paroi vibrante.

— Tu as été lente sur le deuxième pilier. Tu as laissé une traînée. Tu es ce que je décide que tu es, Nadejda. Regarde tes mains.

Sous la lumière blafarde, ses ongles étaient bordés d'un liseré grisâtre. La cendre de la vie qu'ils avaient effacée.

Arrivés dans l'appartement au luxe spartiate, il la poussa vers la salle de bain carrelée d'un blanc chirurgical.

— Tout. Enlève tout.

Nina commença à se déshabiller sous son regard clinique. Il n'y avait pas de désir, seulement l'inspection d'une scène de crime. Il ouvrit le robinet de la douche. L'eau coula, brûlante, saturant l'air de vapeur. Il la força sous le jet, versa de la Javel pure

sur une éponge abrasive et commença à frotter.

La peau de Nina devint instantanément écarlate. Il frottait trop fort, brisant la barrière de son épiderme.

— Ça brûle, Maksim !

— La brûlure est nécessaire. Elle signifie que le passé s'en va.

L'eau rebondissait sur son propre torse, trempant sa chemise blanche qui devint transparente, révélant les cicatrices qui labouraient sa peau. Soudain, il s'arrêta. Son regard se fixa sur une coupure à la base du pouce de Nina, une blessure faite en frottant le pont. Une goutte de sang perla.

Le visage de Maksim se crispa. Une faille de folie traversa ses pupilles. Il lâcha l'éponge, prit sa main et porta le pouce blessé à ses lèvres. Il ne le baisa pas. Il mordit la plaie, sa langue goûtant le mélange de sang et de chlore. Nina eut un spasme, un mélange de dégoût et d'une excitation sombre. Il la souleva pour la coller contre lui, le jet d'eau continuant de les inonder.

— Tu n'es pas une victime, murmura-t-il contre sa bouche. Tu as le goût du nettoyage.

Il pressa ses lèvres contre les siennes. C'était une agression, une invasion de fer et de chimie. Nina répondit avec une rage égale, ses mains s'enfonçant dans ses cheveux trempés. Elle se haïssait de ce besoin viscéral de se perdre dans sa noirceur.

— Sèche-toi, dit-il en l'écartant brusquement. On part dans vingt minutes. Le train pour la Pologne n'attend pas les morts.

Une heure plus tard, la Mercedes fendait la nuit vers la frontière. Nina, emmitouflée

dans une veste militaire trop grande, sentait l'odeur de Maksim : tabac brun, métal froid et savon à l'huile de pin. Sa cage.

Ils s'arrêtèrent dans une forêt de pins près de la frontière polonaise. Maksim sortit une pelle et un sac de chaux vive.

— Creuse. Ici, ton ancienne vie s'arrête. Sous cette neige, il n'y a plus de Nina. Creuse tes souvenirs.

Elle frappa la terre gelée. Maksim la regardait se briser, pelletée après pelletée. Lorsqu'elle eut fini, il y jeta ses vieux papiers et un coffre contenant son passé. Il versa la chaux vive. La réaction chimique fuma au contact de la neige, une vapeur âcre masquant son visage.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Parce que la Javel est la seule chose qui ment mieux que l'homme, répondit-il en l'entraînant vers la voiture. Elle dit que tout est propre alors que tout est juste détruit.

La Mercedes s'enfonça dans la forêt polonaise, laissant derrière elle une cicatrice de pneus dans la neige blanche. Nina ferma les yeux. Elle n'était plus une proie. Elle était l'arme qu'il avait forgée, baptisée dans le chlore et la chaux. La Dette Rouge ne faisait que commencer.

# Chapitre 8

## La Faille de Maksim

Le silence dans l'appartement de Belgrade n'était jamais vraiment vide. C'était une matière épaisse, saturée par le bourdonnement lointain des transformateurs et le sifflement du vent coulant sur les façades de béton brut. À l'intérieur, l'air était chargé d'une odeur de propreté chirurgicale — un mélange de Javel industrielle et de froid métallique — qui servait de rempart à Maksim contre le chaos. Mais ce rempart s'effondrait toujours à l'heure où les ombres s'étirent pour devenir des griffes.

Maksim Volkov ne dormait pas. Il s'enfonçait dans une stase, un purgatoire gris où les frontières de son contrôle s'effiločiaient.

Dans son rêve, l'odeur de la Javel changeait. Elle devenait acide, se mélangeant au relent ferreux du sang chaud sur le carrelage d'une cuisine en Formica. Il avait huit ans. Ses mains étaient trop petites pour le balai-brosse qu'on lui avait forcé à tenir. Il y avait cet homme, un amas de viande et de cuir, étendu contre le buffet. Un trou noir, béant, là où son œil gauche aurait dû se trouver. Le sang n'était pas rouge dans ses souvenirs ; il était noir, une huile visqueuse qui refusait de s'effacer, qui s'incrustait dans les jointures de ses doigts de gosse, marquant sa peau d'une souillure éternelle.

\*« Frotte, Maksim. Si ça dépasse, c'est que tu es faible. »\*

La voix de son père était un grondement de gravier broyé. Dans le cauchemar, le petit Maksim frottait jusqu'à ce que l'os apparaisse à travers la chair, mais la tache s'agrandissait. Elle devenait une mer de goudron. Elle montait le long de ses jambes, l'étouffait. Le désordre. L'immondice. Le péché de l'imperfection.

Maksim se redressa brusquement sur le matelas spartiate, ses muscles possédant la rigidité du béton frais qui prend. Sa main droite, par pur réflexe moteur, avait déjà saisi le Beretta sous l'oreiller, le canon pointé vers le vide. La sueur lui glaçait la nuque. Ses yeux — deux lames à l'éclat stérile d'un scalpel neuf — balayèrent la pièce. Rien. Juste les angles droits du mobilier minimaliste. Pourtant, il sentait encore le contact du sang fantôme. Un. Deux. Trois. Le compte était sa seule ancre.

C'est alors qu'il la vit.

Nina était là, sur le seuil. Une tache de clarté dans l'obscurité sépulcrale. Elle portait l'un de ses t-shirts blancs, une pièce de coton trop large qui glissait sur son épaule, révélant la saillie délicate de sa clavicule. Elle ne bougeait pas, pétrifiée par le canon dirigé vers son cœur.

— Tu faisais du bruit, murmura-t-elle.

Sa voix était une vibration ténue qui fit pourtant vibrer les murs. Maksim abaissa lentement le pistolet, le posant avec une précision maniaque sur la table de chevet. Il ne la regarda pas. Il fixa ses propres mains. Elles tremblaient d'un millimètre. Un échec. Une faille.

— Retourne te coucher, Nadejda, ordonna-t-il. Sa voix était un couperet, dénuée d'émotion, une machine reprenant ses réglages d'usine.

Mais elle fit un pas. Le plancher grinça, un cri de protestation dans ce temple du silence. Maksim se crispa. Chaque pas qu'elle faisait vers lui était une agression contre son sanctuaire d'isolement. Elle était la proie, il était le prédateur, mais en cet instant, les rôles semblaient se brouiller.

— Tu trembles, Maksim.

L'affirmation le gifla. Il tourna enfin la tête vers elle, les pupilles dilatées par une rage froide.

— Ne pose pas ton regard là où il n'a rien à faire, cingla-t-il. Tu es ici pour une dette, pas pour une confession.

Nina ignore la menace. Elle s'approcha encore. Elle voyait la faille. Elle voyait l'homme qui, quelques heures plus tôt, avait nettoyé un entrepôt de ses cadavres avec la méticulosité d'un horloger, réduit à un animal acculé. Elle tendit une main. Ses doigts étaient fins, l'antithèse de sa propre brutalité.

— Arrête, prévint-il, le ton plus bas, plus dangereux.

— Tu n'es pas seul dans cette pièce.

Lorsqu'elle posa enfin ses doigts sur son épaule, le contact fut une brûlure chimique. En un éclair, il fut sur ses pieds. Sa main se referma sur le poignet de Nina avec la force d'un étau de fer. Il la propulsa contre le mur de béton. Le choc fut sourd. Il la surplombait, l'odeur du tabac brun et de la sueur froide l'enveloppant comme un nuage toxique.

— Tu crois que tu peux me toucher ? grogna-t-il, les dents serrées. Tu crois que tu peux ramasser les morceaux ?

Son regard descendit sur ses lèvres, puis revint à ses yeux. Son souffle était court, saccadé. Le contrôle s'évaporait, remplacé par une pulsion archaïque.

— Regarde-moi, Nadejda. Regarde ce que je suis. Je suis le type qui nettoie la merde des autres. Il n'y a rien à sauver ici.

Sa main remonta de son poignet à sa gorge, marquant son territoire sans serrer. Il

sentait le pouls de Nina s'emballer sous ses phalanges. Un oiseau piégé.

— C'est ça, ce qu'il y a derrière, continua-t-il dans un murmure guttural. Du béton, de la Javel et du sang qui ne s'en va jamais. Ne confonds pas ma protection avec de la tendresse. Tu es un contrat. Une mission. Une dette.

Nina le regarda bien en face. Malgré la terreur qui lui tordait les entrailles, elle ne détourna pas les yeux. Elle vit la souffrance brute derrière les iris de glace. Elle vit l'homme qui avait orchestré sa chute, qui l'avait traquée comme un loup suit une biche blessée pour mieux se présenter en sauveur.

— Tu mens, souffla-t-elle. Tu as peur, Maksim. Tu as peur que si je te touche, tu ne puisses plus redevenir la machine.

L'insulte de la vérité fut le déclencheur. Maksim la lâcha brusquement, comme si elle était devenue incandescente. Il recula, son visage redevenant ce masque de pierre. L'obscurité de la pièce sembla se refermer sur lui.

— Sors, dit-il.

— Maksim...

— SORS ! hurla-t-il, sa voix brisant le silence comme un coup de feu.

Nina tressaillit et s'enfuit vers sa chambre, le bruit de ses pas précipités résonnant sur le sol froid. Maksim resta seul. Il se dirigea vers la salle de bain. Il ouvrit le robinet d'eau froide. Il plongea ses mains dedans, frottant frénétiquement pour effacer la sensation de sa chaleur à elle. Il frotta jusqu'à ce que sa peau pèle, jusqu'à ce que la douleur physique remplace l'écho de ses paroles. La réaction chimique du savon sur ses plaies ouvertes devint son seul plaisir.

Le lendemain, la carcasse d'acier de la vieille Mercedes fendait le brouillard polonais comme un scalpel rouillé dans une chair gangrénée. À l'intérieur, Nina restait recroquevillée contre la portière, sentant le froid du métal traverser son manteau. Elle regardait le profil de Maksim, éclairé par intermittence par les lueurs blafardes des rares lampadaires.

Soudain, il donna un coup de volant brutal. Les pneus hurlèrent sur le gravier gelé alors qu'il rangeait la voiture sur le bas-côté, face à une usine abandonnée. Le complexe de béton brut se dressait comme un squelette de géant. Il coupa le contact.

— Descends, cracha-t-il.

Nina hésita.

— Maksim...

— Descends !

Elle obéit. Dehors, le vent de Pologne la gifla. Maksim sortit, contourna le capot avec une démarche de prédateur blessé. Il l'entraîna vers l'entrée d'un complexe de bunkers de la Guerre Froide, à moitié enterrés sous la terre gelée. Ils pénétrèrent dans une salle immense, une cathédrale de béton. L'odeur de moisissure était étouffée par les vapeurs de chlore.

Maksim la poussa contre un pilier de soutien. Le béton était rugueux.

— Tu m'appartiens pour les cinq prochains mois, Nina. Chaque battement de ton cœur est une dette que je recouvre. Ne l'oublie jamais.

Il s'écarta brusquement, la laissant haletante. Il entra dans la pièce principale du bunker. C'était spartiate : un lit de fer, une table en bois brut, des étagères remplies de produits chimiques et d'armes méthodiquement rangées. L'ordre absolu.

Il se tourna vers elle, son visage ne trahissant aucune émotion, mais ses mains, rouges

et écorchées par le décapage de la nuit, tremblaient imperceptiblement. Il posa sa main sur l'interrupteur. Une lumière crue, chirurgicale, inonda la pièce.

— Le nettoyage commence maintenant, Nina. Déshabille-toi.

L'ordre tomba comme un couperet. Ce n'était pas une demande. C'était une exigence de soumission totale, une volonté de la mettre à nu pour la reconstruire à son image, dans le silence stérile de son monde de béton. Nina ne cilla pas. Elle commença à défaire les boutons de son manteau, ses yeux ancrés dans ceux de son bourreau, acceptant enfin l'obscurité qui allait les dévorer tous les deux.

# Chapitre 9

## L'Incursion Polonaise

Le moteur de la Mercedes 190D rendit l'âme dans un râle métallique, une toux de vieux fumeur s'étouffant dans l'air carboné de la périphérie de Katowice. Le silence qui suivit fut une agression. Une absence de son si lourde qu'elle pesait sur les tympans de Nina jusqu'à la nausée.

Dehors, la Pologne n'était qu'une déclinaison de gris. Gris du béton banché, gris de la neige souillée de suie, gris d'un ciel si bas qu'il semblait vouloir broyer les cheminées d'usine.

Maksim ne bougea pas. Ses mains, gantées de cuir noir, restaient soudées au volant. Il fixait le pare-brise moucheté de givre. Ses yeux n'étaient pas bleus. Ils avaient la couleur d'une flamme de gaz sur un brûleur industriel. Une teinte caustique, capable de décaper tout ce qu'ils fixaient. L'odeur dans l'habitacle était devenue irrespirable : un mélange de tabac froid, de gazole et cette senteur chimique, propre à Maksim, celle de l'eau de Javel qui imprégnait ses vêtements jusque dans la trame.

— On descend.

Sa voix était un raclement de gravier sous une porte de fer. Nina ne répondit pas. Ses articulations grinçaient comme le métal des machines alentour. Elle sentait le regard de Maksim. Une caresse de prédateur. Elle n'était plus une femme. Elle était une pièce de précision. Un objet précieux qu'il avait lui-même brisé pour s'assurer d'être le seul à pouvoir le remonter.

Quand elle ouvrit la portière, le froid ne la frappa pas. Il l'envahit. C'était une

mécanique chirurgicale. Les poumons cristallisaient. Les capillaires éclataient sur ses pommettes. Elle tituba. Immédiatement, une main de fer broya son coude.

— Marche.

Il ne la soutenait pas. Il la dirigeait. Ils s'enfoncèrent dans un complexe industriel abandonné. Des carcasses de machines gisaient comme des squelettes de bêtes préhistoriques sous des hangars de tôle qui claquaient dans le vent.

Leur refuge était un appartement de fonction au troisième étage d'un bâtiment en briques dévoré par le salpêtre. L'escalier sentait l'urine et le vide. Chaque pas de Maksim résonnait avec une autorité militaire. Maksim déverrouilla une porte blindée. À l'intérieur, l'air était une stase glaciale. Un néon fatigué douça la pièce d'une lumière crue.

Lit de fer. Table en formica. Évier piqué de rouille.

Maksim posa son sac. Le métal des armes s'entrechoqua. Il ne quitta pas son manteau. Son premier geste fut pathologique. Il sortit une bouteille de nettoyant industriel et un chiffon. Il commença à frotter la table. Intensité maniaque. Mouvements circulaires. L'odeur de la chlorine envahit l'espace, s'insinuant dans la gorge de Nina. Elle était dans le domaine du Nettoyeur.

— Pourquoi ici ? demanda-t-elle. Sa voix était un souffle de vapeur blanche.

Maksim s'arrêta. Chiffon suspendu.

— Personne ne vient ici pour chercher la vie, Nadejda. On vient ici pour disparaître ou mourir. Tu as choisi de vivre. Apprends à te fondre dans la poussière.

Il reprit son mouvement. La propreté clinique qu'il imposait à ce taudis marquait son

territoire. Il ne tolérait pas le chaos. Ni dans les lieux, ni dans la femme qu'il possédait. Le contrat de six mois était une formalité. Ici, c'était un acte de propriété.

Nina s'approcha du radiateur. Il était mort. Elle sentit les larmes monter. Épuisement physique pur.

— J'ai froid, Maksim.

Il se tourna vers elle. Ses traits étaient sculptés dans le silex. Il s'approcha. Lentement. Chaque pas était une invasion. Nina ne recula pas. Une partie d'elle — sombre, honteuse — sécrétait déjà son propre venin. Elle cherchait l'abîme.

Il s'arrêta. L'odeur de tabac et de javel émanait de ses pores. Il tendit une main. Ses doigts gantés saisirent son menton. Pression brûlante.

— Le froid est une discipline, murmura-t-il. Il rappelle que tu es en vie. La chaleur amollit. Elle rend vulnérable. Tu n'as pas ce luxe.

Ses doigts s'enfoncèrent dans la chair de ses joues.

— Je suis le seul rempart entre toi et le néant. Tu me dois tout. Ta respiration. Tes battements de cœur. Ils m'appartiennent.

Nina attrapa son poignet. Elle serra de toutes ses forces.

— Tu m'as sauvée d'eux, Maksim. Mais qui va me sauver de toi ?

Un demi-sourire cruel étira ses lèvres.

— Personne.

Il la lâcha. Sortit une bouteille de vodka. Remplit un verre en plastique.

— Bois. Ça engourdira les nerfs.

Le liquide brûla sa gorge. Un feu chimique. Nina s'assit. Maksim commença à démonter son arme sur la table propre. Clic-clic. Le métal contre le formica devint le seul métronome de leur existence. Elle imaginait ses mains sur elle. Sans les gants. Pas pour la frapper. Pour... Elle chassa l'idée. Folie induite par le gel.

— Tu ne dors jamais ?

— Le sommeil est un luxe. Et j'ai beaucoup d'ennemis. Toi aussi.

Il se leva. Retira la couverture de laine grise du lit. La jeta vers elle.

— Allonge-toi. Je garde.

Le néon grésilla. S'éteignit. Dans l'obscurité, Nina sentit sa présence. Quand la lumière revint, il était là. Masse massive.

— Pourquoi cette obsession pour la propreté ? Pour moi ?

— Le monde est une porcherie, Nina. Les gens puent le mensonge. Toi...

Il effleura sa joue. Le contact fut électrique. Une décharge sexuelle brute.

— Toi, tu es la seule chose que j'ai trouvée qui mérite d'être lavée. Pas jetée.

Sa main glissa dans ses cheveux. Il tira vers l'arrière. Exposait sa gorge.

— Les autres t'auraient consommée jusqu'à l'os. Moi, je te nettoie.

Nina vit son reflet dans les pupilles dilatées de Maksim. Elle n'était plus la serveuse de Belgrade. Ses crocs poussaient.

— Tu es un monstre.

— Je sais. Mais je suis \*ton\* monstre.

Il la poussa vers le lit. Elle s'allongea. Le froid rampait sur le sol comme un serpent. La tension était une corde tendue jusqu'au point de rupture. Nina finit par sombrer dans un sommeil hanté par des images de neige rouge.

L'obscurité s'épaissit. Nina tremblait. Ses dents claquaient. Le matelas changea de poids. Maksim s'approcha.

— Tu fais trop de bruit.

Il retira son gant droit. Paume nue. Large. Cicatrisée. Il la posa sur son front. Sa peau était une fournaise.

— C'est la peur qui te consume.

Il retira son manteau. Sa chemise noire. S'allongea par-dessus la couverture. Un bouclier thermique. Pas de bras. Pas de caresse. Juste un bloc de muscle contre son flanc. Une barrière entre elle et le néant. Nina se détendit. L'odeur de sueur propre et de cuir l'enveloppa.

L'aube fut une dilution du noir dans un gris de cendre. La lumière s'écrasa contre les vitres poisseuses. Nina s'éveilla. Maksim ne dormait pas. Ses yeux étaient fixés sur elle. Observation d'entomologiste.

— Lève-toi. Va dans la salle de bain. Lave-toi avec mon savon.

Nina s'exécuta. La salle de bain était un tombeau de carrelage ébréché. Le savon sentait la Javel solide. Caustique. Elle se déshabilla sous son regard. Inspection clinique. Il marquait sa propriété.

L'eau était glaciale. Elle se frotta jusqu'au sang. Elle voulait devenir vide. Quand elle sortit, la peau brûlée par le produit, il l'attendait. Il la saisit par les épaules. Doigts enfoncés dans la chair.

— Tu sens le propre, maintenant.

Son souffle chaud créa un spasme le long de sa colonne. Il l'écrassa contre le carrelage. Le choc fut rude. Il étouffa son cri de sa bouche. Pas un baiser. Une incursion. Goût de fer. Sang. Violente. Primaire. Maksim la tenait pour la broyer. Ses mains saisirent ses fesses. La soulevèrent contre son érection. Un couteau sous la toile.

— À moi. Ma possession. Mon désastre.

Nina s'agrippa. Ses ongles creusèrent des sillons dans sa chemise. Elle voulait la douleur. Elle voulait la vérité du nerf à vif.

Maksim se figea. Tête pivotée vers la porte. Main sur le holster. Passage instantané à la machine de guerre. Glacial.

Un bruit. Crissement sur le gravier. L'ascenseur se mit en marche.

— Habille-toi.

Nina enfila ses vêtements. Maksim éteignit la lampe. Sortit un long couteau noir.

— Reste derrière le mur. Si ça tourne mal, l'échelle de secours. Ne regarde pas en arrière.

On gratta à la porte. Crochetage. Un clic sec. La porte s'entrouvrit. Une silhouette. Parka tactique. Silencieux.

Maksim jaillit. Ombre projetée. Main gauche sur le poignet de l'intrus. Os qui craquent. Main droite : le couteau s'enfonça sous le menton. Vers le haut. Dans le cerveau.

Bruit viscéral. Gargouillis de cuir déchiré. L'homme s'effondra. Maksim amortit la chute. Pas de bruit. Le sang s'étala sur le linoléum. Noir. Fumant. L'odeur de cuivre percuta la Javel. Maksim essuya sa lame sur le mort.

— Un éclaireur.

Nina sentit un spasme violent lui tordre l'estomac. Un goût de bile brûlante monta dans sa gorge. Elle manqua de vomir, une main plaquée sur sa bouche, les yeux dilatés sur le corps qui tressautait encore.

— On part, dit Maksim.

Il s'approcha d'elle. Saisit son menton. Ses doigts étaient poisseux. Il laissa une traînée rouge sur sa joue. Un baptême.

— Pourquoi la Javel ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Pour effacer les traces, Nina. Pour qu'il ne reste rien. Le monde est une plaie. Je suis celui qui la cautérise.

Ils fuirent dans les entrailles industrielles. Vent hurlant. Cendres. Le sang de l'éclaireur gelait déjà. Maksim marchait devant. Pas un regard en arrière.

— On va où ?

— Là où le silence est définitif.

Il la fit monter dans une berline couverte de poussière. Avant de démarrer, il étala la tache de sang sur sa joue avec son pouce. Peinture de guerre.

— N'oublie jamais. Ce sang est le prix de ta pureté. Tant que je tue, tu restes propre.

Le moteur rugit. Ils s'élancèrent vers les plaines glacées. La traque commençait. Nina ferma les yeux. Elle sentait la Javel sur sa peau. Brûlante. Pénétrante. Elle était sienne. Jusqu'à l'os. Jusqu'à ce que le sang les recouvre tous les deux. Le froid n'était plus dehors. Il était en elle. Et c'était la seule sécurité qu'elle acceptait désormais.

# Chapitre 10

## La Proie montre ses Crocs

Le vent de Pologne n'est pas une simple caresse glacée ; c'est un scalpel rouillé qui cherche la faille entre le col du manteau et la nuque, une morsure qui s'insinue jusque dans la moelle. À la périphérie de Lodz, là où les carcasses d'usines de textiles se dressent comme des squelettes de géants oubliés, le marché noir respirait par à-coups, une bête immonde tapie dans l'ombre du béton brut.

Nina sentait le froid calcifier ses poumons. Chaque inspiration était une déchirure. Elle se tenait à dix pas derrière Maksim, une ombre enveloppée dans un manteau de laine trop lourd. L'air puait le gasoil frelaté, le tabac de contrebande et cette odeur métallique, indéfinissable, qui précède toujours l'effusion de sang. Maksim marchait avec une assurance de prédateur. Mais Nina voyait la faille : la légère raideur de son épaule gauche, souvenir d'une vieille blessure que le gel réveillait sans pitié.

Le rendez-vous se tenait au fond d'un parking souterrain, un espace noyé dans une obscurité épaisse, seulement troué par le grésillement d'un néon agonisant. Quatre hommes attendaient. Des Polonais massifs aux visages couturés de cicatrices mal refermées.

— Volkov, grogna le meneur, un colosse dont le cou disparaissait dans une couche de graisse. On a changé d'avis sur le prix. On veut la fille. Juste pour une nuit.

Le silence qui suivit fut plus lourd que le béton au-dessus de leurs têtes. Maksim fit un pas en avant. Ce fut le signal. L'un des hommes sortit un cran d'arrêt. Maksim désarma le premier avec une économie de mouvement terrifiante, le bruit de l'os qui se brise résonnant contre les murs humides. Mais ils étaient quatre. Un second

assaillant surgit de l'obscurité derrière lui, une barre de fer à la main.

Nina ne réfléchit pas. Sa psychologie de proie s'évapora, consumée par une nécessité viscérale. Ses doigts se refermèrent sur le manche lourd d'un couperet à viande dérobé à l'hôtel. Elle ne cria pas. Elle sprinta sur le granuleux du béton.

Elle abattit l'acier. Le bruit fut mat. Un choc de métal contre l'os de l'épaule. Elle sentit la résistance des tendons qui lâchent, la vibration de l'impact jusque dans ses dents. Le sang gicla, chaud et poisseux, aspergeant son visage. Une nausée violente lui tordit l'estomac, mais en dessous, une chaleur chimique traîtresse, une excitation nerveuse qu'elle ne pouvait contrôler, fit battre son pouls à ses tempes. Elle n'était plus la serveuse qui tremblait ; elle était une créature qui découvrait ses crocs.

Un troisième homme se rua sur elle. Elle esquiva, un mouvement dicté par l'instinct pur, et utilisa l'élan de l'agresseur pour le projeter contre un pilier. Elle s'agenouilla sur sa poitrine, ses mains se refermant sur sa gorge. Ses ongles s'enfoncèrent dans la chair. Elle voyait ses mains couvertes de sang noir et ne ressentait aucun dégoût. Juste une satisfaction sombre, un ordre enfin rétabli dans son propre chaos.

— Nina !

La voix de Maksim claqua. Il se tenait là, au milieu des corps. Ses mains étaient impeccables malgré la boucherie. Il l'observait avec une surprise teintée d'une fascination morbide.

— Tu m'as sauvée, Nina, murmura-t-il en s'approchant.

Il tendit une main gantée pour essuyer une traînée de sang sur son front. Nina ne recula pas. Elle plongea son regard dans le sien.

— Je ne t'ai pas sauvé pour toi, Maksim. Je l'ai fait parce que tu m'appartiens. C'est

moi qui déciderai quand tu mourras.

Un sourire lent, cruel, étira les lèvres de l'homme. Ce n'était pas un sourire de joie, mais celui d'un sculpteur voyant son œuvre prendre vie.

\*\*\*

Le trajet vers leur planque se fit dans une fourgonnette qui puait le gasoil et la chimie. Dans l'habitacle, Maksim sortit une lingette saturée de désinfectant. Il saisit le poignet de Nina. Sa prise était un étau.

— Tu t'es laissée salir par leur peur, gronda-t-il en frottant sa peau avec une rudesse délibérée.

— C'était le seul moyen !

— Le sang s'essuie, Nina, trancha-t-il en la fixant avec une intensité insoutenable. L'hésitation, elle, te fait pourrir de l'intérieur.

Ils arrivèrent à l'appartement, un cube de béton et de carrelage blanc. Maksim la poussa vers la salle de bain. Il fit couler l'eau, mais Nina entendit le glouglou caractéristique d'un bidon qu'on déverse. L'odeur de chlore envahit la pièce, remplaçant l'oxygène, suffocante.

— Entre, ordonna-t-il.

L'eau était brûlante, saturée de Javel. Quand Nina s'y immergea, sa peau hurla. La solution chimique attaqua immédiatement ses plaies, mais surtout, elle ressentit cette sensation étrange, huileuse : la Javel transformait les graisses de sa propre peau en savon, rendant son corps glissant, étranger. Maksim s'agenouilla, une éponge abrasive à la main.

Il frotta son dos, là où le sang avait séché. La douleur était une pénétration psychologique. Il ne nettoyait pas son corps, il écorchait son ancienne identité.

— Pourquoi cette obsession ? parvint-elle à articuler, les poumons brûlés par les vapeurs de chlore.

— Parce que je ne veux pas que tu pourrisses, Nina. Je veux que tu sois de l'acier.

Il s'arrêta sur une ecchymose, appuyant jusqu'à ce qu'elle voie des étoiles. Nina attrapa alors ses poignets, le tirant vers l'eau, vers elle.

— Tu m'as jetée aux loups pour voir si je deviendrais une louve, n'est-ce pas ? Tout était orchestré.

Maksim ne cilla pas. Ses yeux n'étaient que des reflets de métal.

— Et si c'était vrai ? Regarde-toi. Tu es vivante. Tu es brûlante.

Il posa sa main sur sa gorge, ses doigts s'enfonçant dans la peau glissante et sensibilisée par la chimie. La pression était à la limite de la suffocation, un rappel de sa possession. Il se pencha, son souffle chaud contre son oreille.

— On va nettoyer tout ça, Nina. Jusqu'à ce qu'il ne reste que moi sous ta peau.

Il ne l'embrassa pas. C'eût été trop humain. Il se contenta de resserrer sa prise, un geste de domination totale, avant de la forcer à sortir de l'eau. Sa peau était rouge vif, pelant déjà aux cuticules, dépouillée de toute protection naturelle.

\*\*\*

Quelques heures plus tard, ils atteignirent leur destination finale : un complexe de silos à grains abandonnés sur la côte de la Baltique. Des cylindres de béton brut perçant un ciel couleur de suie. Le vent marin, chargé de sel et de décomposition, s'engouffrait dans les hangars.

Maksim arrêta le moteur. Le silence qui suivit fut plus tranchant qu'un rasoir.

— Bienvenue chez toi, Nina. Pour les six prochains mois, le monde s'arrête ici.

Nina regarda la structure massive. C'était une prison. C'était un sanctuaire. Elle sortit de la voiture, marchant sur le givre avec une grâce nouvelle. Elle sentait le poids du couteau qu'il lui avait laissé dans sa botte.

— Six mois, Maksim, répéta-t-elle. C'est le temps qu'il me faut pour apprendre à te détruire.

Il laissa échapper un rire sec, un craquement de bois mort.

— J'ai hâte, Nina.

Il l'entraîna vers la porte blindée du silo. Le battant de fer se referma derrière eux dans un fracas de fin du monde. À l'intérieur, dans l'obscurité saturée d'iode, l'air n'était plus fait d'oxygène, mais de tension pure. Nina ne ressentait plus le froid. La brûlure chimique de la violence l'habitait désormais. Elle était l'incendie né de sa glace. La dette rouge ne faisait que commencer, et dans ce tombeau de béton, le maître et l'esclave n'étaient plus que deux prédateurs liés par une chaîne de sang, attendant de voir qui, de l'un ou de l'autre, dévorerait le premier l'âme du second.

# Chapitre 11

## Le Secret des Archives

Le silence de l'appartement n'était pas un vide, c'était une masse de béton et de stérilité corrosive. Une chape de plomb parfumée à l'effluve chlorée qui pesait sur les poumons de Nina jusqu'à ce que chaque inspiration devienne un spasme, une petite victoire contre l'asphyxie. À Belgrade, l'hiver ne se contentait pas de mordre ; il s'installait dans les fondations, pétrifiant le béton et les âmes. De l'autre côté des vitres sales, le ciel avait la couleur d'une lame de rasoir usée.

Maksim était parti depuis deux heures. Il n'avait pas dit où, il ne le faisait jamais. Il s'était contenté de resserrer les sangles de son holster d'épaule — un geste machinal, presque tendre — avant de lui écraser la mâchoire de ses doigts gelés. Cette pression, cette empreinte de prédateur qui marque son territoire, brûlait encore sur sa peau comme une lésion. Elle sentait l'odeur de son savon phénique, cette senteur de bloc opératoire qui le suivait partout, effaçant l'humanité pour ne laisser que la fonction : le Nettoyeur.

Nina se tenait au milieu du salon spartiate. Ses pieds nus sur le parquet glacé ne faisaient aucun bruit ; elle était devenue une ombre, une captive apprenant à se mouvoir entre les pulsations cardiaques de son geôlier. Son regard dériva vers le bureau. Maksim y passait ses nuits, boudant la technologie moderne comme on évite une maladie contagieuse. Pour lui, le papier avait un poids. Une vérité que l'on pouvait brûler, mais qui laissait des cendres.

Le tiroir du bas céda sous la lame courte d'un couteau de cuisine. Le bois gémit, une plainte sèche qui résonna dans le vide. À l'intérieur, pas d'argent, mais des chemises cartonnées ocre, marquées de tampons cyrilliques. L'odeur de la poussière et de

l'encre de mauvaise qualité lui monta au nez, se mélangeant à l'éternelle puanteur de Javel qui imprégnait les murs. Ses mains tremblaient lorsqu'elle sortit la liasse.

\*Dossier 44-B. Cible : Arkady Volkov. Statut : Éliminé.\*

Son cœur cogna contre ses côtes, un oiseau affolé se brisant les ailes contre une cage de fer. Arkady. Son père. Elle s'assit à même le sol froid et commença à lire. Ce n'était pas l'histoire d'une chute accidentelle. C'était une autopsie pratiquée sur un homme encore vivant. Une photo tomba de la liasse : son père, brisé, sortant d'un café sous le pont de Branko. Et en marge, cette écriture penchée, précise, presque élégante : \*"La pression doit être augmentée. La fille restera seule. Préparer l'extraction de la cible secondaire (Nadejda)."\*

La cible secondaire. C'était elle.

Nina sentit une vague de nausée lui tordre les entrailles, un goût de bile brûlante qu'elle dut ravalier avec effort. Tout était là. Les preuves de détournement de fonds que Maksim avait lui-même plantées, les appels anonymes à la police des frontières. Le "sauveur" qui l'avait recueillie dans cette ruelle sombre, alors qu'elle n'était qu'une épave sanglotante, était l'incendiaire. Il avait orchestré la ruine de son père pour créer un vide qu'il était le seul à pouvoir combler. Il l'avait piégée dans une toile de soie et de barbelés, l'obligeant à se donner à lui par pure gratitude désespérée.

Le bruit sourd d'un moteur déchira le silence. Une Mercedes noire, lourde, grinçant sur le gravier gelé. Maksim.

La panique l'envahit, un froid plus vif que l'hiver serbe. Elle rangea les dossiers avec une hâte fébrile, la ficelle de chanvre lui sciant la pulpe du pouce. Elle repoussa le couteau sous le canapé et se laissa glisser sur le sol, se mettant dans la position où il aimait la trouver : soumise, attendant son maître dans la pénombre.

Le verrou de la porte d'entrée tourna. Un bruit sec, définitif. L'odeur de la stérilité corrosive entra dans la pièce avant lui, suivie du tabac brun.

— Nina ?

Sa voix était basse, un grondement de velours cachant l'acier. Il ne bougeait pas, il l'observait, s'assurant que son trophée était resté statique.

— Je suis là, Maksim, murmura-t-elle, sa voix stable, presque morte.

Il s'approcha. La chaleur de son corps contre son dos lui fit l'effet d'une brûlure au fer rouge. Nina sentit ses pores se révolter, une sueur froide perlant à la racine de ses cheveux tandis que les doigts du prédateur testaient la souplesse de son cou, comme on jauge une viande avant l'abattoir. Il vérifiait son stress. Il testait son jouet.

— Tout est en ordre ? demanda-t-il, son souffle chaud l'écoeurant.

— Tout est parfaitement propre, Maksim. Comme tu l'aimes.

Elle ouvrit les yeux. Dans la pénombre, elle ne voyait que deux points d'acier froid dans ses prunelles à lui. Le poison de la vérité circulait maintenant dans ses veines, plus puissant que n'importe quelle drogue. Il l'avait voulue proie. Il l'avait brisée pour mieux la reconstruire à son image. Mais en lui volant tout, il avait oublié une chose : une proie acculée n'a plus rien à perdre.

— On s'en va, décréta-t-il soudain. Ce lieu est saturé d'humidité. On part pour la Pologne. Maintenant.

Il attrapa son manteau de cuir lourd et le jeta sur les épaules de Nina. C'était une seconde peau de bête morte. Dans le couloir de ciment, chaque pas de Maksim résonnait comme une exécution. Une fois dans la Mercedes, l'odeur de cuir neuf et de

silence aseptisé l'envahit. Maksim prit le volant, ses mains gantées de cuir fin serrant le cercle de bois avec une force contenue.

— À quoi penses-tu ? demanda-t-il sans quitter la route des yeux.

— À la dette, répondit-elle, sa voix n'étant plus qu'un murmure de soie et de rasoir. Je me demandais si on finit jamais de payer.

Il laissa échapper un rire bref, un son sans joie.

— Personne n'est jamais quitte, Nina. La dette est ce qui lie les hommes entre eux. Tu me dois ta vie. C'est un équilibre parfait.

— Et si l'équilibre se rompt ?

Il tourna légèrement la tête, un profil de médaille antique, dur et impitoyable.

— Alors c'est la guerre. Et dans la guerre, je ne laisse jamais de survivants.

Nina regarda les squelettes des grues de construction défiler par la vitre. Elle sentit le poids du couteau qu'elle avait réussi à glisser dans sa botte au dernier moment. La dette rouge n'était pas celle qu'elle lui devait ; c'était celle qu'il allait payer, goutte de sang après goutte de sang.

Maksim resserra sa prise sur son épaule, l'attirant contre lui avec une possession brutale. Elle ne frémit pas. Elle se laissa mouler contre son corps dur, contre les armes qu'il portait, contre le cœur de pierre qui battait sous sa chemise. Elle était la cible secondaire, et il était temps que la cible apprenne à viser.

Alors que la voiture quittait les limites de Belgrade pour s'enfoncer dans l'obscurité totale des périphéries, Nina ferma les yeux. L'odeur de Javel semblait s'intensifier,

purifiant l'air de toute trace d'humanité. Il ne restait plus que le métal, le sang et la glace. Elle posa sa main sur le torse de Maksim, juste au-dessus de l'endroit où son père avait été trahi, et sourit dans le noir.

Le jeu venait de changer de maître. Et dans le monde de Maksim Volkov, la vengeance était la seule monnaie qui ne se dépréciait jamais.

# Chapitre 12

## La Brûlure Chimique

Le silence dans l'appartement de Belgrade n'était pas un vide, c'était une nécrose. Une masse solide, abrasive, qui pesait sur les poumons de Nina comme une chape de plomb alcalin. Dehors, la ville haletait sous un ciel de suie, le gel pétrifiant les carcasses industrielles des faubourgs. À l'intérieur, l'air puait le chlore. C'était l'odeur de Maksim Volkov : une asepsie si violente qu'elle en devenait corrosive.

Nina était debout près de la table en bois brut, les doigts crispés sur le bord écaillé. Ses phalanges étaient exsangues, aussi blanches que le visage de l'homme qui lui faisait face. Maksim ne bougeait pas. Il l'observait avec une intensité d'entomologiste, l'œil fixé sur une proie dont il avait déjà épinglé les ailes.

— Tu as allumé l'incendie pour avoir le privilège de m'en sortir, murmura-t-elle. Sa voix était une déchirure dans le coton du silence. Dis-le.

Maksim inclina la tête, un mouvement mécanique, dépourvu de toute humanité. La lumière blafarde du plafonnier accentuait les angles tranchants de son visage, l'absence totale de remords dans ses prunelles délavées.

— Tu es ici. Tu es à moi. Le reste n'est que du bruit de fond.

La rage de Nina ne fut pas une explosion, mais une convulsion. Sa main plongea sous le rebord de la table, saisissant le couteau de cuisine qu'elle y avait scotché. Elle s'élança. Le linoléum crissa. Elle visa la gorge, l'endroit exact où le pouls de Maksim battait avec une régularité insultante. Elle voulait voir ce sang qu'elle imaginait froid comme de l'antigel.

Maksim ne recula pas. Au moment où la pointe allait mordre l'épiderme, sa main gantée de cuir noir jaillit. Il saisit le poignet de Nina dans un étau qui fit craquer les cartilages. Le choc envoya une décharge électrique jusqu'à son épaule. D'un geste sec, il la projeta contre le mur de béton brut. Le couteau tomba avec un tintement métallique qui résonna dans le vide.

— Tue-moi alors ! hurla-t-elle, les poumons brûlants.

Maksim colla son visage contre le sien. Son souffle sentait le métal froid.

— On ne tue pas ce que l'on a passé des années à purifier, Nina. On ne détruit pas la seule chose propre dans une décharge.

Il la saisit par la nuque et l'entraîna vers la salle de bain. Ses mouvements étaient cliniques, dénués de passion. Il la poussa sous le jet de la douche, ignorant ses griffures. L'eau était glacée, mais ce n'était pas l'eau qui terrifiait Nina. C'était le flacon de Javel industrielle qu'il ouvrit d'un coup de pouce.

— Ta haine est une infection, murmura-t-il. Je vais décaper chaque couche de ton passé jusqu'à ce qu'il ne reste que moi.

Il versa le liquide caustique sur une éponge rêche et commença à frotter l'épaule de Nina. La réaction fut immédiate. La peau ne brûlait pas comme sous une flamme ; elle se liquéfiait à froid. Nina hurla, un cri animal, tandis que son épiderme s'écaillait, rougi jusqu'au sang par l'alcalinité du produit. Elle sentait sa résistance physique se dissoudre, sa chair "cuire" sous l'assaut chimique.

— Regarde, dit-il, sa voix descendant d'un octave. C'est la saleté qui s'en va.

Il insista sur le creux de son bras, là où la peau est la plus fine, ignorant les spasmes

de son corps. La douleur était un blanc aveuglant qui effaçait Belgrade, son père, et Varsovie. Il ne restait que l'odeur suffocante du chlore et la poigne de fer de l'homme.

Lorsqu'il coupa l'eau, Nina s'effondra sur le carrelage, le corps marbré de plaques écarlates, les nerfs à vif. Maksim se redressa, retirant ses gants mouillés. Il ne l'aidait pas à se relever.

— Va te coucher, Nina. Demain, nous commençons la deuxième phase.

Il sortit, la laissant prostrée dans la buée chlorée. Nina regarda ses mains tremblantes. Sa peau était à vif, purifiée par la torture, mais dans le secret de son cœur, là où la haine bouillonnait encore, elle commença à aiguiser une autre lame. Une lame faite de patience et de silence.

S'il voulait une bête, elle lui donnerait une bête. S'il voulait la pureté, elle lui offrirait la corruption de son propre désir. Elle regagna la chambre obscure, se glissant sous les draps qui sentaient le métal. De l'autre côté de la porte, elle entendit le grattement d'une plume sur du papier. Maksim classait sa douleur.

— 179 jours, murmura-t-elle dans le noir.

Le chiffre n'était plus une attente. C'était une sentence. Elle était vivante, elle était brisée, elle était à lui. Et c'était précisément pour cela qu'elle finirait par le détruire. L'ordre régnait à Belgrade. Un ordre pathologique, monstrueux, absolu. La nuit ne faisait que commencer, et dans cet enfer de Javel et de béton, le prix de la survie serait l'âme.

# Chapitre 13

## Le Siège du Nettoyeur

Le silence dans l'appartement de la rue Dunavska n'était pas une absence de bruit ; c'était une présence solide, une chape de plomb durcie par le gel de Belgrade. À travers les vitres mangées par la buée et la crasse industrielle, la lune jetait des reflets d'acier sur le linoléum décollé. Maksim était assis près de la porte, une ombre parmi les ombres, occupé à passer un chiffon imbibé d'huile sur la culasse de son Sig Sauer. L'odeur de la graisse mécanique se mariait à l'effluve chlorée, omniprésente, qui imprégnait ses pores. Une odeur de fin du monde propre.

Nina était à l'autre bout de la pièce, prostrée sur un matelas de campement. Elle ne dormait pas. On ne dort pas quand on est la propriété d'un homme qui vous a arrachée au caniveau pour vous enfermer dans une cage dorée à l'antirouille. Elle fixait le plafond, là où les infiltrations d'eau dessinaient des continents de moisissure. Elle sentait le froid s'insinuer sous son pull de laine épaisse, une morsure familière, presque rassurante.

Soudain, le rythme du monde changea. Un craquement. Infime. Le bois sec de l'escalier de service, trois étages plus bas, qui protestait sous un poids trop bien réparti.

Maksim ne bougea pas un muscle, mais son regard vira au noir absolu. Il rangea le chiffon dans sa poche avec une lenteur cérémonieuse. Chaque geste était une équation. Il se leva, sa silhouette massive dévorant la lumière blafarde du réverbère extérieur. Il s'approcha de Nina. Il ne parla pas. Il posa simplement une main sur sa bouche, une main calleuse, glacée, qui sentait le métal et le savon chirurgical.

— Ils sont là, murmura-t-il contre son oreille. Sa voix était un râle de gravier remué. Ne respire que si je te l'ordonne.

Nina sentit une décharge électrique traverser sa colonne vertébrale. Maksim lui tendit un Glock 17. Le poids du polymère semblait étrangement naturel dans sa paume. Il l'avait entraînée pour ça. Six mois de servitude, de traque simulée, de nettoyage de cadavres imaginaires.

— On ne fuit pas, Nadejda, dit-il en utilisant son vrai nom, celui qui saignait encore. On purge.

À l'extérieur, le crissement des pneus sur le givre confirma le diagnostic. L'explosion ne vint pas de la porte. Elle vint du plafond. Une charge de rupture pulvérisa le béton. La poussière envahit tout, une purée grise et suffocante. Nina fut projetée au sol, les oreilles sifflantes. À travers le chaos, elle vit des silhouettes noires descendre en rappel.

Maksim était un rouage bien huilé dans une horlogerie de cadavres. Il ne tirait pas au hasard. Chaque détonation était un point final. Un homme s'effondra, sa cervelle repeignant le mur lépreux. Entre deux tirs, avec une maniaquerie effrayante, Maksim prit une micro-seconde pour essuyer une goutte de sang qui venait de souiller le cuir de sa botte, avant de loger une balle dans le cœur de l'assaillant suivant.

— Nina ! À genoux ! Maintenant !

Elle s'écrasa contre le sol alors qu'une rafale balayait l'air. L'adrénaline brûla ses veines comme un acide. Un assaillant surgit de la brume. Nina n'hésita pas. Elle pressa la détente. Le tunnel sensoriel se referma sur elle : le son devint sourd, le goût du cuivre envahit sa bouche, sa vision se rétrécit à la seule carotide de l'homme. Deux coups. La silhouette bascula, un trou sombre projetant un jet de sang chaud sur la poussière grise. Elle ne ressentit pas de dégoût. Juste une clarté glaciale.

Ils s'engouffrèrent dans l'escalier, puis dans le parking souterrain, une cathédrale de béton suintante d'eau noire.

— Tu vas servir d'appât, dit Maksim.

Il posa le canon brûlant de son arme sous son menton.

— Si tu ne sors pas, c'est moi qui te nettoie, Nina. Tu préfères mourir de ma main ou risquer leur enfer ?

Elle hocha la tête. Elle sortit sur le quai de déchargement. Le froid de la nuit serbe la percuta comme une gifle. Le point rouge d'un laser dansa sur sa poitrine.

— Allez vous faire foutre, cria-t-elle.

Le tir de Maksim éteignit le projecteur principal. L'obscurité retomba, brutale. L'enfer se déchaîna. Nina fit feu, visant les silhouettes qui se détachaient contre la neige sale. Maksim surgissait de l'ombre pour égorger ou abattre, une machine à tuer parfaitement huilée. Ils atteignirent la plaque d'égout et sautèrent dans les ténèbres.

L'eau saumâtre les accueillit, un linceul liquide de graisses industrielles et de neige fondue. La poigne de Maksim se referma sur le col de Nina, la hissant hors de la fange. L'odeur de l'hypochlorite luttait contre la décomposition organique des souterrains.

— Qu'ils viennent, murmura Maksim. Ici, tout est déjà mort.

Trois mercenaires sautèrent à leur tour. Maksim entraîna Nina dans une alcôve, leurs corps soudés dans une promiscuité violente. Il surgit comme un ressort libéré, brisant le cartilage d'un homme avant de noyer le second dans la vase. Nina, habitée par une

rage de prédatrice, faucha les jambes du dernier. Maksim l'acheva d'une balle précise, le visage impassible, purgeant le tunnel de toute présence étrangère.

Ils finirent par déboucher dans une usine de traitement chimique abandonnée. Le froid extérieur transforma leurs vêtements en armures de glace. Dans le bureau du contremaître, Maksim dégagea une table en fer.

— Enlève tout, dit-il.

Nina se dénuda, révélant sa peau marbrée par le froid. Maksim s'approcha, une bouteille de Javel pure à la main. Il imbiba un chiffon.

— Le sang des autres est une souillure.

Il commença à la décaper. L'hypochlorite s'insinua dans ses pores, brûlant ses écorchures, ses sinus saturés par l'odeur suffocante au point de lui soulever le cœur. C'était une stérilité forcée, une torture nécessaire.

— Tu es à moi, Nina, murmura-t-il en frottant ses cuisses avec une rigueur maniaque. Tu es ma seule chose propre.

Il l'embrassa, une collision de métal et de chair, un goût de chlore et de sang. Dans le silence de la rouille, Nina s'abandonna à l'homme qui était à la fois son bourreau et son seul horizon.

Ils reprirent la route dans la Mercedes 190D, fuyant Belgrade pour les plaines grises de la Pologne. Le hangar où ils se terrèrent enfin sentait l'huile de vidange et la solitude. Maksim y installa ses instruments avec une précision chirurgicale. Il nettoya de nouveau la plaie sur l'épaule de Nina avec de la vodka et de la Javel.

— La douleur est une information, Nina. Elle te dit que tu es encore entière.

Il serra le bandage, une ultime marque de possession.

— La dette n'est pas payée, Nadejda. Elle ne le sera jamais. Tu vas vivre chaque seconde sous mon ombre. Tu tueras si je te l'ordonne.

— Et si je refuse ?

Il resserra sa prise sur sa mâchoire.

— Tu ne refuseras pas. J'ai vu ton sourire quand tu as tué. Tu as aimé ça.

Il s'installa dans un coin du hangar, son arme sur les genoux, montant une garde éternelle. Nina s'allongea sur le béton froid, respirant l'odeur de chlore qui émanait de son propre corps. Elle était dans la cage, oui. Mais elle était enfin chez elle. Dans le sang. Dans le froid. Dans lui.

Maksim sortit son carnet et inscrivit une ligne de chiffres. Un compte à rebours. Il restait cinq mois et vingt-huit jours. Le temps nécessaire pour que Nina disparaisse totalement et que Nadejda naisse dans les cendres d'une pureté rebâtie par la violence. Dehors, la neige effaçait leurs traces, ne laissant derrière eux que l'écho d'une dette rouge qui refusait de s'éteindre.

# Chapitre 14

## L'Ultime Purification

Le béton de l'entrepôt polonais ne se contentait pas d'être froid ; il aspirait la vie. C'était une carcasse de métal et de briques située à la lisière de Lodz, là où les usines meurent sous un ciel de plomb. À l'intérieur, l'air stagnait, saturé d'une odeur de graisse rance et de ce parfum de fin du monde que Maksim connaissait par cœur : la Javel. Son agent de purification. Son odeur de mort stérile.

En face, émergeant d'une ancienne fosse de maintenance, Grigor avançait. Ce n'était pas un homme, c'était une infection. Il portait le désordre sur lui comme une seconde peau : une barbe hirsute collée par le tabac et ce sourire asymétrique révélant des dents jaunies.

— Tu as l'air fatigué, Maksim, grinça Grigor. Le grand Nettoyeur a-t-il enfin trouvé une tache qu'il ne peut pas effacer ?

Maksim ne répondit pas. Il ajusta ses gants de cuir noir. Le cuir craqua, un son sec, définitif. Il percevait Nina derrière lui, son souffle erratique de petite bête prise au piège. Pour Maksim, ce n'était pas un sauvetage. C'était une maintenance.

— Tu parles trop, Grigor, dit Maksim. Sa voix était un rasoir sur de la soie. Tu as brisé le périmètre. Tu as touché ce qui m'appartient.

L'explosion de violence fut soudaine. Maksim n'était pas un combattant ; il était un prédateur clinique. Un pas de côté, une torsion du poignet, et le craquement de l'os d'un garde résonna dans le silence de la nef. Mais Grigor n'était pas un amateur. Il chercha la faille. Il chercha Nina.

Grigor se rua, son couteau de chasse brillant d'un éclat maléfique. Maksim ne réfléchit pas. Le contrôle pathologique qu'il exerçait sur lui-même se brisa. Il se jeta entre eux.

La sensation ne fut pas celle d'une coupure, mais d'une brûlure chimique.

Le métal déchira le manteau, puis la peau, puis les muscles. Maksim sentit la lame mordre profondément, racler contre une côte dans un grincement que lui seul put entendre dans sa propre chair. Un hoquet de surprise s'échappa de ses lèvres. La chaleur du sang fut une insulte immédiate au gel ambiant.

— Maksim ! hurla Nina.

Il ne tomba pas. Ses mains se refermèrent sur le bras de Grigor avec la force d'un étau hydraulique. Il asséna un coup de tête brutal. Le cartilage explosa. Grigor recula, laissant le couteau planté dans le flanc de Maksim.

Maksim chancela. Il pressa sa main sur la plaie, sentant le manche du couteau qui pulsait au rythme de son cœur.

— Va-t-en, Nina, murmura-t-il. Sa voix était hachée, chargée de la limaille de fer de la douleur. Sors... d'ici.

— Je ne peux pas...

— MAINTENANT ! tonna-t-il, l'effort lui arrachant une grimace de supplice.

Grigor tenta de s'avancer, mais Maksim arracha le couteau de son propre corps. Un cri resta bloqué dans sa gorge. Un flot de sang vif jaillit, tachant le sol. Il brandit l'arme, son propre sang coulant le long de la lame. Il ressemblait à un ange

exterminateur tombé dans une fosse à purin.

Nina ne s'enfuit pas. Elle regardait le carnage se préparer avec une fascination morbide. La proie était en train de muter. Elle ramassa une barre de fer rouillée au sol. Lorsque Grigor, le visage en sang, tenta de se relever pour achever Maksim, elle frappa.

Le bruit de la barre contre le crâne de Grigor ne fut pas un choc, ce fut le bruit d'un abattoir à l'arrêt. Elle frappa encore. Au visage. Au torse. Elle frappait jusqu'à ce que Grigor ne soit plus qu'une bouillie méconnaissable sur le béton. Elle avait enfin découvert ses propres crocs.

Le silence retomba, seulement interrompu par le bruit de succion horrible du poumon perforé de Maksim. Nina lâcha la barre. Le métal tinta. Elle se traîna vers lui, tombant à genoux dans le mélange de sang et de neige fondue.

— Pourquoi ? balbutia-t-elle. Tu m'as détruite...

Maksim esquissa un sourire atroce. Une bulle de sang éclata sur ses lèvres.

— Tu... tu es propre, Nina. Je devais... enlever la crasse. Même si la crasse... c'était moi.

Ils atteignirent la vieille berline noire à l'extérieur. Nina conduisit jusqu'à une ferme isolée, le long de la Baltique. Le trajet fut une agonie silencieuse, l'odeur de fer et de Javel saturant l'habitacle. Une fois à l'intérieur de la bâtisse, elle le fit basculer sur une table en bois massif.

— Sortir... la balle, hoqueta-t-il. Kit... dans le sac.

Nina ouvrit la boîte métallique. Ses mains étaient couvertes d'un mélange de sang séché et d'antiseptique. Elle ne tremblait plus. Elle était devenue une extension de sa

propre brutalité.

Elle versa de l'alcool sur la plaie. Maksim se cambra, les muscles de son torse se tendant comme des câbles d'acier. Elle prit la pince. Le bruit du métal contre l'os n'était pas un choc, c'était un grattage, une invasion. Nina sentit la résistance élastique du derme avant qu'il ne cède dans un "pop" mouillé. Elle plongea l'instrument plus profondément.

— Je l'ai, souffla-t-elle.

Le morceau de plomb tinta dans le bol en inox. Elle prit l'aiguille. Elle ne soignait pas ; elle se l'appropriait. Elle recousait son destin au sien, point par point. Chaque nœud était un tour de plus dans la chaîne.

Lorsqu'elle eut fini, elle vida une bouteille de Javel sur le sol pour effacer les traces, un geste qu'elle lui avait volé. L'odeur âcre monta à la gorge, se mêlant à celle de sa propre sueur. C'était son nouveau parfum. Son identité.

Maksim ouvrit les yeux. La fièvre y brûlait, mais aussi une dévotion effrayante.

— Tu as... nettoyé ?

— Tout est propre, Maksim.

Il attrapa son poignet, ses doigts s'enfonçant dans sa peau.

— Ma Nadejda... Tu as des crocs, maintenant.

— C'est toi qui me les as donnés, répondit-elle. Ne te plains pas si je finis par te mordre avec.

Elle s'allongea sur le lit de camp étroit à côté de lui. Elle éprouvait un dégoût viscéral pour elle-même, pour ce lien qu'elle ne pouvait plus rompre, pour cet homme qu'elle

aimait avec la violence d'une mutilation. Elle sentait le sang de Maksim sur sa peau, une pellicule poisseuse qu'aucune douche ne pourrait jamais retirer.

— Mord-moi... Tue-moi... Mais ne me quitte jamais, murmura-t-il dans un dernier râle.

Nina regarda le plafond invisible. Elle n'était plus la proie. Elle était la gardienne du monstre, celle qui lavait ses péchés à l'acide. La dette rouge était scellée dans la glace. Elle ferma les yeux, prisonnière de la propreté du néant.

# Chapitre 15

## La Pureté des Ruines

L'aube sur les faubourgs de Belgrade n'était qu'une traînée de graisse grise sur un ciel de plomb. Le froid n'était plus une température, mais un prédateur qui s'insinuait sous la peau pour pétrifier les pensées. Dans l'appartement-cellule, Maksim se tenait debout devant la fenêtre, sa silhouette découpée dans la pénombre comme une lame de rasoir. L'odeur de la Javel, cette signature olfactive qui le suivait comme une malédiction, saturait l'air, luttant contre les relents de vieux béton humide.

Sur la table de bois brut, Maksim avait déposé un registre de papier jauni et une clef. Le cent-quatre-vingtième jour était arrivé.

— C'est fini, Nadejda, dit-il, sa voix tombant dans le silence comme un bloc de glace dans un puits. Le transfert est fait. Ton père est mort, ses dettes sont effacées. Tu peux reprendre le train. Varsovie, Berlin, n'importe où. Tu es libre.

Nina, assise sur le bord du lit de camp, fixa ses mains. Elles ne tremblaient plus. Durant six mois, son existence s'était résumée à la cadence de ses pas lourds sur le linoléum et au bruit sec du verrou qu'il tournait chaque soir. Elle sentit une déchirure dans sa poitrine, quelque chose de sec et de violent. La liberté avait le goût de la cendre.

Elle se leva, ses articulations craquant sous l'effet du gel. Ses pieds nus sur le sol glacé lui procuraient une douleur familière, presque rassurante. Elle s'approcha de lui, mais s'arrêta à la lisière de son ombre.

— Tu as tout nettoyé, murmura-t-elle, sa voix rauque. Chaque trace. Ma vie entière.

Maksim se tourna enfin. Ses yeux étaient deux puits de pétrole vide.

— Je t'ai rendue propre, Nina. Pour le monde, tu n'existes plus. Tu es une page blanche.

Il tendit la main, ses doigts calleux effleurant sa mâchoire. Le contact brûla comme du métal gelé. Nina ne recula pas. Elle sentit ses propres crocs, ces nouveaux instincts de survie qu'il avait lui-même forgés en elle, s'agiter dans l'ombre de son esprit.

— Tu me mentis, Maksim. Tu n'as pas seulement effacé mes poursuivants. Tu as tué la fille que j'étais. Tu m'as rendue inapte à la lumière.

— Est-ce que tu veux des excuses ? cracha-t-il avec une soudaine brutalité, ses doigts se refermant sur sa gorge sans serrer, juste pour marquer sa possession. Regarde-toi. Tu es vivante.

— Je ne suis pas intacte ! hurla-t-elle en s'agrippant à son manteau de laine lourde.

Elle ne frappa pas, elle le secoua avec une rage désespérée. Elle sentit la dureté de son corps, la structure d'une machine qui ne connaîtrait jamais la fatigue. Sous ses doigts, elle sentit le holster de cuir, le métal froid de son arme. Elle leva les yeux vers lui, son désir limpide comme une soif de destruction. Elle n'avait plus nulle part où aller, car il était devenu son seul horizon.

— Je te déteste autant que je ne peux plus respirer sans ce piquant chimique qui me brûle les sinus, murmura-t-elle. Tu es le seul qui sache ce que je suis devenue.

L'air dans la pièce devint électrique. Maksim saisit les poignets de Nina et les immobilisa derrière son dos d'une seule main. Sa prise était d'acier. Il la pressa contre lui, forçant sa tête en arrière.

— Si tu restes, il n'y aura plus de date de fin. Tu seras mienne. Dans la boue, dans le sang, jusqu'à la fosse commune.

— On y est déjà, dans la fosse, répondit-elle avec un sourire douloureux. On est juste les seuls à ne pas encore être recouverts de terre.

Il l'embrassa. Ce n'était pas une romance, c'était une collision. Un choc de dents et de lèvres gercées, un échange de souffle chargé de désespoir. Le goût du fer et de la fin du monde. Nina répondit avec la même fureur, cherchant la peau, cherchant la preuve qu'il était aussi damné qu'elle.

Il la jeta sur le lit de camp. Sous l'éclairage blafard des tubes fluorescents, ils s'entremêlèrent comme deux épaves au fond de l'océan. Les vêtements furent arrachés. Nina, dont la peau était marbrée par le froid, accueillit la masse sombre et cicatrisée de Maksim. Chaque marque sur son corps racontait un nettoyage, une vie passée à ramasser les ordures humaines. L'acte fut une lutte pour le territoire, une manière de marquer l'autre avant l'inévitable. Nina sentait la puissance de Maksim se déverser en elle, une force brute qu'elle acceptait comme une soumission choisie. Sa liberté n'avait jamais été l'objectif ; ce qu'elle voulait, c'était cette appartenance sombre.

— On disparaît, finit-il par dire en se levant.

Il ramassa un flacon d'ammoniaque corrosive et un sac de sport noir. Nina s'habilla avec une efficacité de prédatrice. Elle ne regarda pas en arrière.

Dehors, une vieille Mercedes W124 piquée de rouille les attendait. Le moteur rononnait avec une régularité de métronome. Ils quittèrent Belgrade, traversant des plaines gelées vers la Pologne. À l'intérieur de l'habitacle, l'air était saturé de tabac brun et de cette propreté corrosive qui masquait la mort.

Maksim gara le véhicule près d'une ancienne station de pompage, un bloc de béton brut piqué de tiges de fer. Le silence qui suivit fut plus violent qu'une déflagration. Il descendit pour ouvrir le coffre. Sous la lumière d'une lampe torche, il manipula ses armes avec une dévotion religieuse. Nina s'approcha, enveloppée dans son manteau de laine rêche.

— Pourquoi m'avoir gardée ?

— Parce que tu es la seule chose que je n'arrive pas à nettoyer, Nina. Tout ce que je touche finit par devenir stérile. Mais toi... tu es le désordre qui donne un sens à mon contrôle.

Il la plaqua contre le flanc froid de la voiture. Le métal gémit.

— Tu m'appartiens, Nina. Jusqu'à ce que la rouille nous bouffe tous les deux.

— Je suis ta plus belle cellule, répondit-elle.

Ils reprirent la route. À mesure qu'ils avançaient vers le nord, les squelettes des grues portuaires se dessinaient sur l'horizon. Ils atteignirent enfin une usine de traitement chimique abandonnée. L'air y était une suspension de suie et de givre.

À l'intérieur de ce temple de béton, Maksim ouvrit un grand coffre en fer. Des piles de billets, des passeports et un arsenal d'armes huilées.

— Demain, on commence ton entraînement, dit-il sans se retourner. Je t'ai donné tes crocs, Nina. Maintenant, je vais t'apprendre à t'en servir.

— Pour quoi faire ?

— Pour nettoyer le monde. Un cadavre à la fois.

Nina s'approcha de lui, ses pieds silencieux sur le béton. Elle posa sa tête contre son dos large. Elle ne ressentait aucune peur, seulement une plénitude sauvage. Elle savait qu'il finirait par la détruire, ou qu'elle l'égorgerait un jour, mais pour l'instant, elle était plus vivante qu'elle ne l'avait jamais été.

Le vent hurla contre les vitres brisées de l'usine. Maksim éteignit la lampe scialytique. L'obscurité les engloutit, totale. Une obscurité où seuls les prédateurs peuvent voir. Nina sourit dans le noir, montrant ses dents pour la première fois avec une joie féroce. La Dette Rouge était payée, mais la chasse, la vraie, ne faisait que commencer. Ils n'étaient plus une proie et un bourreau. Ils étaient les deux faces d'une même lame, prête à trancher tout ce qui se mettrait en travers de leur route vers le néant.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "La Dette Rouge "*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)